

جوائز ناجي نعمان الأدبيّة
Prix Littéraires Naji Naaman
Abdelmajid Benjelloun
LES MOTS

ABDELMAJID BENJELLOUN

LES MOTS

maison naaman pour la culture

Abdelmajid Benjelloun

عبد المجيد بن جلون

Moroccan writer and painter, born in 1944 (Fes – Morocco). With a higher studies diploma in Political and International Sciences (Geneva – Switzerland), he is a professor at the Faculty of Law (Rabat University, since 1976). President of the Moroccan Centre of Pen International - London (since 2009), he published some 40 books in French, and was translated into several languages. Laureate of Naji Naaman's literary prize (honor prize for complete works, 2010).

Écrivain et peintre marocain, né en 1944 à Fès (Maroc). Avec un diplôme d'études supérieures en sciences politiques et internationales (Genève – Suisse), il est professeur à la faculté de droit de l'université de Rabat (depuis 1976). Président du Centre marocain de Pen International-Londres (depuis 2009), il a à son actif 40 livres en français, et a été traduit en plusieurs langues. Lauréat du prix littéraire Naji Naaman (prix d'honneur pour œuvres complètes, 2010).

كاتب وفنان تشكيلي مغربي، من مواليد فاس (المغرب) عام ١٩٤٤. حائز شهادة عليا في العلوم السياسية والدولية (جنيف - سويسرا)، يُدرّس في كلية الحقوق بجامعة الرباط منذ عام ١٩٧٦. رئيس نادي القلم (لندن) منذ عام ٢٠٠٩، في رصيده أربعون كتابا بالفرنسية. تُرجمت له أعمال إلى أكثر من لغة. حائز جائزة ناجي نعمان الأدبية (جائزة التكريم عن الأعمال الكاملة، ٢٠١٠).

du même auteur

Dans le domaine de l'histoire contemporaine du Maroc:

* **Approches du colonialisme espagnol et du mouvement nationaliste marocain dans l'ex-Maroc khalifen**, Rabat, Okad, 1988; 290 pages (avec une couverture originale de l'auteur).

Deuxième édition du même ouvrage parue en 1990, chez le même éditeur.

* **Pages d'histoire du Maroc: le patriotisme marocain face au Protectorat espagnol**, Rabat, Imprimerie Maarif el Jadida, 1993, 308 pages (avec une couverture originale de l'auteur).

* **Fragments d'histoire du Rif oriental, et notamment de la tribu des Beni Said, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, d'après les documents Mr Hassan Ouchen**, Rabat, Imprimerie Maarif el Jadida, 1995, 429 pages (avec une couverture originale de l'auteur).

* **Le Nord du Maroc: L'Indépendance avant l'Indépendance / Jean Rous et le Maroc**, 1936-195, Casablanca, Éditions Toubkal, et Paris, l'Harmattan, 1996, 284 pages.

* **Études d'histoire contemporaine du Maroc**, Tunis, Fondation Temimi pour la recherche scientifique et l'information Zaghuan, avril 2000, 146 pages.

* **Colonialisme et nationalisme (Arguments)**, Rabat, Okad, 2001, 435 pages (avec une couverture originale de l'auteur).

Dans le domaine de l'histoire des institutions:

* **Pour une approche de l'histoire des institutions et des faits sociaux**, Casablanca, Éditions Toubkal, 1997, 208 pages.

* Un livre-témoignage sur sa mère: **Mama**, Rabat, Imprimerie Maarif el Jadida, 1997, 144 pages.

* **Mama**, dans une nouvelle version, Paris, Éditions du Rocher, (collection Anatolia), avril 2002, 204 pages, Préfacé par William Cliff.

- * **La mort d'un proche ne se termine jamais**, roman, Casablanca, les Éditions Toubkal, 1998, 118 pages (avec le concours du service culturel de l'Ambassade de France au Maroc).
- * Un livre d'entretiens avec son père intitulé *Sidi Driss m'a dit...*, Rabat, Imprimerie Al Qalam, tirage limité à 200 exemplaires hors commerce, sorti de ses presses le 18 février 2008; 187 pages.
- * **Hassane l'andalou**, ou l'étoile de la manquante était bien allumée, roman, Rabat, Éditions Racines, 2007, 249 pages (avec une couverture originale de l'auteur).
- * **Cœursuprême**, roman, Association culturelle Passerelle, Montréal, Canada, 2009, 218 pages.

Dans le domaine de la poésie, de l'aphorisme et de l'aphorisme poétique:

- * **Êtres et choses, le même silence**, Paris, Éditions Saint-Germain-des prés, 1976.
- * **Qui tire sur les bretelles de ma respiration?** Rabat, 1989 (avec une couverture originale de l'auteur).
- * **Une mouette réveillée d'une tempête**, Rabat, 1990 (avec une couverture originale de l'auteur).
- * **Qui tire sur les bretelles de ma respiration?** Die, A Die, 1991 (avec le concours du Centre National des Lettres français, et avec une couverture originale de l'auteur).
- * **Murmure vivrier**, Rabat, Okad, 1991, (préfacé par Salah Stétié, et avec une couverture originale de l'auteur).
- * **Les sept cleux apparents du mot**, Rabat, 1993 (avec une couverture originale de l'auteur).
- * **Dogme et friandise ou pulsion de sourire**, dépliant avec 211 aphorismes poétiques, 1996.
- * **La flûte des origines ou la danse taciturne**, Rabat, 1997 (avec une couverture originale et une autre illustration de l'auteur).
- * **L'éternité ne penche que du côté de l'amour**, Rabat, 1998 (avec une couverture originale de l'auteur).
- * **Le discobole amoureux et l'écho** ou les années inutiles de l'horizon, Rabat, 1998 (avec une couverture et quatre autres illustrations originales de l'auteur).
- * **Une femme à aimer comme on aimerait revivre après la mort**, Rabat, 1998 (avec une couverture et sept autres illustrations originales de l'auteur).
- * **L'amour rajeunit l'univers et même la création**, Mohammadia, 1999 (avec une couverture et deux autres illustrations originales de l'auteur).
- * **Paroles déçues d'esplanade**, Rabat, 1999 (avec une couverture originale de l'auteur).
- * **Cette hébétude totémique avec elle**, Rabat, 1999 (avec une couverture et une illustration originales de l'auteur).
- * **Aphorismes, entre le lent et le long de l'an 1994**, Rabat, 2001 (avec une couverture et une autre illustration originales de l'auteur).
- * **À un détail près de l'éternité**, recueil d'aphorismes, Tétouan, Publications de l'Association Tétouan Asmir, 2002 (avec une couverture originale de l'auteur).
- * **L'éternité ne penche que du côté de l'amour suivi de Dogme et friandise ou la pulsion du sourire et de Une femme à aimer comme on aimerait revivre après la mort**, Bordeaux, Éditions William Blake and Co, 2004 (avec une couverture et trois illustrations originales de l'auteur).
- * **Nouvelles en lignes**, fragments de miroir au noir, Rabat, Éditions Racines, 2006, 241 pages (avec une couverture et vingt dessins originaux de l'auteur).
- * **L'éternité, belle comme le visage de mes enfants**, Le Riffle, (Collections écritures), 2007, 122 pages.

* **L'âme fréquente aussi les beaux quartiers de l'esprit...**, recueil d'aphorismes, Casablanca, Éditions Aïni Bennaï, 2008, 149 pages (avec une couverture originale de l'auteur, et une préface d'Abdelkébir Khatibi).

* **Cette petite étoile frémissante du matin**, Le Chasseur abstrait Éditeur, France, 2008, 218 pages.

* **Je l'accompagne au chant**, recueil d'aphorismes, Rabat, Éditions Marsam, 2008, 79 pages.

* **Solstice de la soif**, recueil d'aphorismes et de poèmes, Association culturelle Passerelle, Montréal, Canada, 2008, 204 pages.

* **Aphorismes amoureux**, New York, Éditions Rivartcollection, 2009, 102 pages.

* **Un ruisseau n'est pas en manque d'âme**, 'petite œuvre' (8-12,5 cm) mêlant le dessin-signe à l'aphorisme, en sept exemplaires, Collection '*Comme si*' dirigée par l'écrivain Daniel Leuwers, de Tours, 2008.

* **Rûmi ou une saveur à sauver du savoir**, recueil d'aphorismes, Bordeaux, W. Blake and Co, 2009, 97 pages (avec une couverture et six illustrations originales de l'auteur).

-Autres:

* **Dialogue entre deux croyants**, échanges épistolaires avec Jacques Levrat, Paris, Éditions l'Harmattan, 2009, 200 pages (avec une couverture originale de l'auteur).

* Fait partie du groupe d'écrivains marocains (avec Mohammed Khaïr-Eddine, Abdelkébir Khatibi, Mohamed Choukri, Ahmed Bouanani, Mustapha Nissabouri, Mohamed Bennis, Mehdi Akhrif, Hassan Bourkia) auxquels *La Nouvelle Revue française*, dans son N°558, numéro de juin 2001, consacre un dossier, avec une présentation de Jean-Paul Michel, pp.163-169 (sous le titre "je suis poète").

* **Flâneries strictes d'encre** ou: éduque-t-on les signes?, recueil de 250 de mes dessins à l'encre de Chine (des signes- êtres) précédés d'une préface mienne. Tirage limité hors commerce. Sous presses.

* **La crise de l'autorité parentale au Maroc**, à paraître chez Eddif, sous presses.

A contribué, notamment, à l'ouvrage collectif **Lettres à Dieu**, Calmann-Lévy, 2004, repris dans la collection de poche **J'ai Lu**, la même année. Cet ouvrage a été traduit en arabe, en coréen, en chinois, en roumain, et bientôt en croate.

* **Lorsqu'on a besoin d'ombre, on allume la lumière**, Chlef, Algérie, Éditions Arabesques, 2006, 142 pages.

Publié on line, et dépublié depuis.

Introduction

-“Il ne s’est rien passé aussi longtemps qu’on ne l’a pas écrit”.

Virginia Woolf.

Après Sartre et son plus beau livre à mon sens, ‘Les mots’, comment oserais-je commettre un livre portant le même titre?

La réponse est simple, c’est que, présomption mise à part, j’ai toute ma vie médité et réfléchi sur le mot, pour avoir écrit à son sujet des milliers d’aphorismes. Et d’ailleurs voici des années que j’avais envie de publier des livres aphoristiques sur des thèmes exclusifs, comme Dieu, la vie, la mort, la femme, le ruisseau, la pierre, et le mot, notamment.

Autrement, ce livre ne constitue pas un traité de philosophie, de linguistique, ou relevant de n’importe quelle autre science humaine ou sociale, mais tout simplement un recueil de fragments rédigés plus ou moins sur le mode poétique et aphoristique, qui est ma seule technique d’écriture, ayant même été celle des romans ou des faux romans que j’ai publiés jusqu’à présent.

Certes, je suis un historien professionnel sacrifiant à l’esprit de système, sans lequel les livres que j’ai élaborés n’auraient eu aucun sens, mais ma rédaction dans ce domaine, n’a rien de littéraire, le style que j’y adopte étant des plus neutres, quoique dans mes derniers écrits en la matière, j’aie introduit nombre d’aphorismes.

(...).

Par ailleurs, tout ce que je sais de la langue arabe, j’entends classique, je l’ai appris par mes propres moyens, car je n’en ai fait que deux ans à l’école primaire.

Mais maintenant, je la lis sans trop de problèmes. Il faut dire que ma thèse qui a occupé une vingtaine d’années de ma vie, requérait de ma part, la lecture d’archives arabes écrites à la main ou de documents imprimés. Et pas seulement la lecture, mais la traduction surtout. Et là, ma femme m’aura beaucoup aidé; mais ce faisant, c’est moi qui avais le dernier mot, car c’est moi l’historien et non elle.

A la vérité, ce qui m’a le plus aidé à cet égard, c’est la lecture du Coran en arabe, dont j’étais encore incapable au seuil de la trentaine.

De 1966 à 1972, surtout dans les mois de Ramadan, tandis que je poursuivais mes études supérieures à Genève, et alors que j'étais dans l'incapacité absolue de lire le Coran en arabe, je me résolus à le lire en français, après en avoir acheté un exemplaire, dans la fameuse collection de la Pléiade, dans la traduction non moins célèbre de Denise Masson.

Il y a une trentaine d'années, le Roi Hassan II prit personnellement la décision de faire diffuser durant le mois de Ramadan, sur la seule chaîne de télévision qui existait alors au Maroc, un programme quotidien de lecture du Coran, de sorte qu'à la fin de ce mois sacré, les 60 sourates étaient entièrement récitées. Ainsi, pendant des années, j'en suivais à la télévision, Coran en main, la lecture.

Au même moment, je commençais à aller faire ma prière du vendredi le plus tôt possible, de sorte que je pusse accompagner les fidèles dans leur récitation collective du Livre sacré. Et depuis, je n'éprouve aucune difficulté à le lire et à le comprendre.

Il s'agit d'une petite révolution copernicienne dans ma petite vie. Et j'en loue le Seigneur à tout instant.

Sur le conseil de mon jeune frère Hassan, depuis au moins un quart de siècle, j'ai pris l'engagement irrévocable avec le Seigneur des cieux et de la terre, de lire tous les matins, un quart de hizb du Coran. Je ne voulais pas me lier davantage en la matière, de peur d'abandonner en route.

Ceci étant, je dois tout de même préciser que ma connaissance de la langue arabe classique est passive et non active. Entendez par là que je suis incapable de rédiger quoi que ce soit dans cette langue. Certes, je peux recopier un texte, mais ma calligraphie est ridiculement enfantine.

Je m'explique: je n'ai aucune difficulté à lire de l'arabe, surtout imprimé.

Je suis aussi capable de traduire de l'arabe vers le français, mais pas l'inverse.

J'ai traduit de l'arabe vers le français, les poètes Mohammed Bennis, du reste avec son aide; Mohammed Bechkar, Hassan el Ouezzani, et bien d'autres.

(...).

Bref, ma formation en arabe est complètement autodidacte.

(...).

Je pense avoir raté, un soir, une belle occasion de devenir un des traducteurs attitrés en français d'Adonis, en dînant avec lui, dans un

restaurant parisien, à l'été 1992, en tête à tête. Il me l'a proposé, certes de manière un petit peu indirecte, mais je suis sûr que si j'avais accepté alors sa proposition, j'aurais été tout à fait capable de le traduire, en utilisant les dictionnaires, et en comptant sur l'aide précieuse de mon épouse.

(...).

Je me pose cette question: lorsque j'écris mes aphorismes et mes autres livres, est-ce que je me traduis inconsciemment de l'arabe?

Sûrement, mais il s'agit de l'arabe dialectal.

La vérité, c'est que je considère mes faiblesses en langue arabe, comme une invalidité que je ne me suis jamais pardonnée.

(...).

J'affirme que je trouve absurde, bien des décennies après l'indépendance du pays, que moi, l'arabo- musulman, enseigne en français dans une Faculté marocaine, à des Marocains, bien évidemment de langue arabe.

Le français reste pour moi une langue étrangère en dépit du fait qu'elle est ma seule langue de travail, subissant en la matière de très angoissantes difficultés et entraves, à l'instar du calvaire que Cioran a vécu toute sa vie en utilisant cette langue.

En fait, qu'est-ce que je connais du français, étant incapable d'énumérer sur-le-champ dix noms de fleurs? Et à quoi cela sert-il de croire bien posséder une langue étrangère si on ignore presque tout de l'origine sémantique de ses mots, surtout grecque et latine, comme c'est le cas du français?

Le phénomène dépasse de loin le strict plan de la connaissance profonde des mots, puisqu'il touche aux tréfonds de l'être de l'homme qui, semble-t-il, ne s'exprime valablement que dans sa langue originelle.

Juan Ramón Jiménez écrit: "Qui apprend une nouvelle langue acquiert une nouvelle âme." (El que aprende una nueva lengua, adquiere una nueva alma.)".

Primeras prosas, En la alameda verde.

Ainsi, qui apprend une nouvelle langue, acquiert une nouvelle âme, évidemment étrangère à la sienne propre.

Daniel de Bruycker cite ce propos de Luc Sante: "Ecrire dans une autre langue que sa langue maternelle, c'est n'avoir pas la ressource de

l'inconscient, de la spontanéité: on sait tout le temps que l'on joue un rôle".

Par ailleurs, il est un phénomène qui me rebute: nombre d'écrivains français sacralisent leur langue. Rivarol écrivait: "(...) la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Ce qui n'est pas clair n'est pas français (...)".

Discours sur l'universalité de la langue française.

Et même Valéry s'est mis de la partie: "Quoi qu'il en soit, notre langue (...) est justement fameuse pour la clarté de sa structure, qui jointe à un goût fréquent chez nous des définitions et des précisions abstraites, fit concevoir et réaliser tant de chefs-d'oeuvre d'organisation verbale, - des pages d'une perfection d'architecture telle qu'elles semblent exister et s'imposer indépendamment de leur sens, des images ou des idées qu'elles portent, et même de leurs vertus sonores (...)".

Regards sur le monde actuel.

Certains écrivains français ont ainsi une idée si haute de leur langue qu'ils confinent parfois à la caricature. Témoin Etiemble, qui, à la réception d'un exemplaire d'un de mes recueils d'aphorismes, il y a une vingtaine d'années, s'est contenté de me faire remarquer que j'avais oublié ici, un accent, et là un trait d'union.

(...).

Je me fais l'écho de la déperdition que subit le français dans mon pays, même si cette langue reste celle des élites de tout acabit (politique, économique, culturel, etc...).

Le rapport de forces existe aussi et surtout dans le domaine des langues: le bi-linguisme, tel qu'il est pratiqué au Maroc, n'introduit pas forcément un dialogue culturel, dans la mesure où il subsiste des traces évidentes d'une domination d'une langue(le français) sur l'autre(l'arabe).

La langue a, dans la durée, je dirais civilisationnelle, la force que l'on sait. Al Biruni écrit: "Je ne peux pas concevoir qu'une oeuvre scientifique soit rédigée dans une langue autre que l'arabe".

Et donc on a la langue de sa puissance. Au moyen-âge, l'universalité était véhiculée dans la langue du Coran. Un futur pape est même venu étudier l'arabe à Fès, à la Karaouiyine.

Aujourd'hui, la domination de l'anglais résulte organiquement de la

puissance tous azimuts des U.S.A. Et même la France en souffre. C'est l' "exception culturelle" qui est ainsi mise en exergue. On revendique parce qu'on est faible. Lorsqu'on est puissant on ne revendique pas, on exerce sa puissance sur les autres, sans état d'âme.

Mais il reste – objectivement – que l'universalité emprunte dans le monde actuel diverses voies, dont celle de la langue française; en tout cas pour le bénéfice d'une personne, à part, comme moi, ou d'une nation, comme le Maroc, à côté, naturellement, de l'arabe. Aussi le maintien du français s'impose-t-il chez nous, à condition toutefois d'en améliorer l'enseignement dans nos écoles.

Dans la préface que William Cliff a faite pour mon livre 'Mama', il dit, en me citant, que la langue française est appelée à disparaître au Maroc, par la force des choses. Mais en tout état de cause, son rôle est sûrement voué à diminuer d'importance au profit de la langue arabe.

De plus, ce que je regrette amèrement, c'est la mort de la langue dialectale de ma mère, que d'ailleurs je ne parlais moi-même que très peu, et que mes enfants ne parlent absolument pas.

(...).

Je voudrais reproduire ci-dessous des textes explicites ou implicites sur les mots.

Le mot est toujours à l'état d'absolu, et c'est l'homme qui le relativise tout le temps en l'utilisant.

Le mot est un miracle. Un miracle permanent, infini. Alors que l'on dit bêtement que l'infini n'est pas de ce monde.

Laissons le concept et ses définitions philosophiques, et allons au plus simple.

Vous prenez n'importe quel objet, le plus banal qui soit. Par exemple une chaise. Eh bien, il y a une infinité de manières de fabriquer une chaise.

Dieu dit dans la sourate 'Ya sin', notamment, que quand il veut une chose, il lui dit: 'Sois! Et elle est'. C'est le fameux '*koun fayakoun*'. Moyennant quoi, même le Seigneur fait usage d'un mot, en l'occurrence 'soit', pour que se matérialise sa volonté.

Dans un de mes cours de "théorie des sciences sociales", j'ai "découvert", ou tout au moins constaté pour la première fois de ma vie, moi qui suis d'une culture arabe quasiment nulle, j'entends sur le plan de la langue, que le *Koun fayakun*, et *el kawn*, soit la création (l'univers) sont de la même racine. A l'unicité de Dieu correspond celle du cosmos. Un seul Dieu ordonne au cosmos non seulement d'être, mais d'être un. Tout comme lui-même. Donc un seul cosmos pour un seul Dieu.

Pour la bonne intelligibilité de ma *découverte* en question, il n'est pas inutile de rappeler que durant des décennies, j'étais pratiquement un analphabète en matière d'arabe classique, ce que je reste dans une certaine mesure, ainsi que je l'ai expliqué plus haut. C'est dire que depuis je suis devenu en la matière un self made man, qui au fur et à mesure qu'il approfondit, par lui-même, ses connaissances de sa langue maternelle, découvre émerveillé les richesses inouïes et uniques d'une langue superbe.

Le même parallèle existe dans les langues occidentales entre Dieu et la "Création", qui a bien évidemment une connotation religieuse.

Dans ce poème, l'auteur tue le mot 'bleu', où il existe pourtant.

Le poète navigue trop à mon gré dans le mot.

Une nymphe m'a aperçu dans l'oubli et a fait semblant de ne pas me reconnaître. Et c'est quand même moins grave que si elle m'avait aperçu dans le mot en ne me reconnaissant pas.

Le poète n'est même pas l'explorateur du mot.

On ne peut s'explorer soi-même sans explorer par la même occasion le mot.

J'ai envie d'employer le mot *saltimbanquement*, mais pour l'instant je ne sais comment.

Je voudrais une fois utiliser le mot *explicationner* dans un de mes aphorismes.

Même pour Dieu, surtout pour Dieu, le mot est une clé infinie.

Il faut s'enivrer de la vérité jusqu'à ne plus trouver de mot dans le monde.

Il faut s'enivrer de Dieu jusqu'à ne plus trouver d'êtres dans le monde.

Il faut de la philosophie joyeuse face à la dérive des mots dans la vérité.

L'homme joue avec l'univers à mots égaux, et c'est lui qui annonce au ciel sa victoire.

Pour Dieu, le mot est l'aura du monde.

Le mot concrétise le monde par supputation réalisante de l'esprit.

L'homme resquille la connaissance qu'il y a dans les mots, comme s'il avait pour cela l'autorisation de Dieu.

Dans le royaume des mots, une pénélopie se délecte des imperfections de la vérité.

Le mot est le cosmos supérieur et le monde le cosmos inférieur.

Chaque mot est une stupéfaction de la vérité.

Entre un mot et son sens, il y a nécessairement un délire philosophique.

Je revendique très haut les mots qui ne s'emparent pas du monde.

Est-il besoin de gagner l'esprit sur le dos du mot?

Seul le mot franchit le seuil de l'esprit.

Le voyage est là, mais il ne faut pas se fier à sa propre route.

La poésie offensive et la poésie défensive...

Qu'importe, car il faut suivre le chemin de la paix.

Celle des mots.

Les voyages éteints.

Les voyages éteints dans les mots.

J'espère que les voyages éteints dans les mots
ne concernent pas le sens.

Ou plutôt: j'espère souvent que les voyages éteints dans les mots concernent
le sens.

Ou : ...soient ceux du sens des mots.

Un risque d'absolu. Le risque d'absolu n'est pas ce qui est à craindre le plus
en poésie.

Il y a des ombres qui font de l'ombre à d'autres ombres.

C'est le destin des mots, en particulier.

Pas uniquement en poésie.

Un lourd espace sépare les mots dans ce poème.

Par un hasard peu profond, je fertilise le mot jamais employé.

Dans le cercle du mot, j'allume un sens. Par faux amusement.

Le mot a l'univers sous la main. Dieu s'en amuse.

Je sais la surface de l'esprit/ je sais le volume du mot.

Il faut que les mots vagabondent dans les poèmes dans un désordre stellaire.

Dans quels mots je vais pouvoir enfoncer mes sens?

Je me maintiens dans le mot tout autant que dans la respiration. Et peut-être même que le mot aussi a une respiration

Le mot doit entrer dans la légende du sens, à contre-courant.

Devant chaque mot, la Création.

Chaque mot garde la porte de la Création.

Chaque dévoile toute la Création.

Chaque mot est à la fois la lumière et la cécité de la Création.

Chaque mot est une cécité violente de la Création.

Chaque mot se détache de la Création.

Chaque mot anticipe la Création.

Chaque mot survit à la Création.

Chaque mot se détache de la Création.

Chaque mot est au chevet de la Création.

Chaque mot est et ne peut être qu'auprès de la Création.

Oui, le mot est plus fort que la constante cosmologique, dont parle Einstein.

Le langage n'est que vertige, car il fait tout le temps bouger convulsivement le réel, comme il convient. Le mot que nous utilisons, mine de rien, nous l'extrayons, nous le tirons apocalyptiquement de l'esprit, de l'infini, voire de l'absolu. Ce qui fait qu'il vient à nous à une vitesse effrayante proche de celle de la lumière. Et lorsque nous l'employons, il reste aussi vivace, au point qu'il fait vaciller tout le réel.

L'esprit indicible pour le mot/ l'esprit indicible pour l'homme.

Le monde augmente un peu le mot.

Le tout a déjà été dit dans le mot, il suffit de l'y trouver ou de l'y retrouver.

Le monde que cache le mot est et restera toujours un imaginaire plus consistant que notre propre réalité.

Tout est écrit dans le mot.

Le mot conserve le monde mieux que nous le faisons nous-mêmes.

Le mot par rapport au monde qui est calcul, est comme une retenue sur le monde / ou une retenue du monde / ou tout simplement, une retenue.

Le mot et bien d'autres évocations me font l'effet d'étoiles filantes dociles.

Le mot ne trahit jamais le monde, mais le monde, lui, trahit le mot.

Vous voulez évoluer dans le domaine de la science? Eh bien, il vous faut d'abord éventrer le langage pour découvrir ce qu'il cache!

Se faufiler entre la chose et son nom.

Tomaz Salamun écrit joliment: "La parole est l'unique assise du monde".
Poèmes choisis, Paris, Editions UNESCO, 1994, p.54.

Tous ceux qui parlent et/ou écrivent, ne connaissent pas toutes les régions de leurs paroles.

L'univers ne peut transcender le mot; le mot, si, il peut transcender l'univers.

Le mot forme le monde de loin.

Dieu, l'invisible, crée ses choses les plus subtiles sous une forme invisible: l'âme, l'esprit, l'idée, le mot dans sa dimension conceptuelle, qui sont en nous, mais nous ne les percevons pas.

Dieu, l'invisible, est le maître de l'invisible, que nous abritons, sans le connaître.

Rûmi indique: "Le Dieu Très haut n'est contenu ni dans le monde des pensées, ni ailleurs. S'il était connu dans le monde des pensées, il faudrait que celui qui L'imagine, L'embrasse dans sa compréhension. Dès lors, Il ne serait pas le Créateur des pensées. Donc, il est évident qu'Il est au-delà de tous les mondes".

Le livre du dedans, p.136.

La comparaison entre le mot et le monde me bouleversera toujours. Au sens le plus noble du mot.

Les mots durent plus longtemps que les empires.
Les mots durent plus longtemps que les civilisations.
Les mots durent plus longtemps que les passions.
Les mots durent plus longtemps que les amours.

Dans la bataille constante entre le mot et le monde, c'est l'homme qui sort vaincu, car le mot est l'arme la plus redoutable du monde.

J'aime beaucoup cette observation de Robert Pinget: "Les mots ont une vie indépendante de notre raison. Jouer avec eux nous révèle un monde étranger qui pourtant est le nôtre".

Taches d'encre. Paris, Editions de minuit, 1997.

Les mots sont comme l'âme: ils nous appartiennent, même s'ils semblent indépendants de nous.

Je m'élève contre ceux qui affirment que la perfection n'est pas de ce monde. Elle est de ce monde, car Dieu en est. La perfection est de ce monde car Dieu est de ce monde. La perfection est de ce monde car le mot, l'idée, l'esprit et l'âme, notamment, qui sont parfaits, sont de ce monde.

Le poète a un secret à révéler au mot plus que le mot n'a un secret à révéler au poète.

L'intelligence ou la raison est une station qui existe souvent hors le mot et le monde tout à la fois.

Le mot est un nid d'infini. Le mot est un nid d'infinis, qui entrent dans le déclin aussitôt que l'homme l'utilise.

Georges Bataille a écrit: "Le silence est un mot qui n'est pas un mot".

Le silence est un mot qui n'est pas le mot.

Le silence est un repli qui n'est pas un repli.

Le silence est un repli du monde qui n'est pas un repli de monde.

Le silence est un repli du monde qui est tout un monde.

Qui pourrait composer une poésie plus belle que celle sur l'ange- gardien de l'aube?

Qui pourrait composer une poésie plus belle que celle sur le goût de l'ange?

Qui pourrait composer une poésie plus belle que celle sur le goût d'ange?

J'ai toujours eu le goût des formules bizarres, comme celles-ci par exemple:

- le compas de l'indignité.

- recopier l'écho dans le ciel.

J'ai écrit dans mon recueil *Une mouette réveillée d'une tempête*: le mot part de rien, pour signifier toute la réalité du monde (p.16).

J'aurais pu écrire également ceci: le mot part de l'infini pour signifier toute la réalité du monde.

Nous tenons le monde par le mot. Nous tenons le mot par le monde. Et ce faisant, nous sommes nous-mêmes tenus par l'infini. Alors quoi demander d'autre?

La poésie, c'est déjà assez beau avec le mot, n'importe quel mot, en dehors de toute organisation esthétique, pour avoir à demander quelque chose de plus.

Regardez de quoi les mots sont capables, loin, il est vrai, de tout souci de poésie, et évidemment de sens commun:

Un milliard de milliards de milliards d'années!

...

La mort n'existe pas.

...

La critique de la a raison pure.

...

Le monde est fini.

...

Le monde est infini.

...

La terre est plate.

...

Le moi du temps.

...
 L'individualité de la société.
 ...
 Le lointain ahuri de la proximité avec soi-même.
 ...
 Un départ ordonnancé pour ne pas voyager.
 ...
 Le corps naissant du temps.
 ...
 Lumineux avec moi-même
 Obscur avec les autres.
 Obscur avec moi-même
 Lumineux avec les autres.
 Lumineux et obscur avec les autres.
 Et lumineux et obscur avec moi-même.
 Etc...
 Complétez s'il vous plaît!

Bref, les mots peuvent dire, en dépit du bon sens, de la vérité, de l'intelligibilité, de la science, de la beauté, une chose et son contraire. Les illustrations à cet égard sont nombreuses:
 - cela commence à bien faire.
 Vivre en dépit de soi-même.
 ...

Les mots sont superpuissants car ils peuvent dire la vérité et le mensonge.
 Il en va de la vie, de la mort, et de l'amour.

La vie est ainsi défaite...
 C'est cela que l'on doit dire très souvent, au lieu de la formule : la vie est ainsi faite.

Une énigme à l'intérieur d'une énigme:
 La vie à l'intérieur du temps.

Le néant ahuri lui-même le premier d'être.
 Le néant ahuri lui-même le premier de ne pas être.

J'ai écrit une fois: les hommes ont inventé la lune. Il faut se taire.
J'aurais dû écrire plutôt: les hommes ont inventé la lune. Il faut taire la fausse lune que nous avons dans l'esprit.

Pour que j'admette l'assurance-vie, il faut qu'elle soit une assurance contre la mort!

Le fin fond de la lumière, comme son mot l'indique, ne peut être qu'obscur !

Si le jour n'était formé à l'école de la nuit, il ne serait pas le jour.

Julien Green dans son ouvrage écrit : «Je connais le piège des mots, le déterminisme créé par les phrases qui appellent d'autres phrases jusqu'à ce que soient prononcées des paroles irrévocables....».

L'œil de l'ouragan, Journal, 1943-45.

Perdu entre les coins du monde, le poète joue les optimistes, même si les vautours de l'intelligibilité attendent fiévreusement qu'il perde pied.

Une aube crépusculaire,
Ce peintre de génie est capable de la représenter...

La sempiternelle caresse du ciel au ruisseau produit la transparence.

Dormir, c'est mourir un peu. Toujours est-il que dormir représente une mort ou du moins une petite mort paisible qui nous repose ou nous fait oublier la mort, qui, elle n'est pas toujours aussi sereine.

Le plus drôle avec la mémoire, c'est que l'on invente aussi bien en matière de souvenir qu'en matière d'oubli.

Aimer c'est avoir dans la bouche, que dis-je, dans tout le corps, le goût qu'a l'ange pour les fruits du paradis.

Il arrive que le passé falsifie l'avenir.

Pour vivre, pour aimer, pour se souvenir
Il faut le soutien de l'infini au fini.

Qu'est ce qui vaut mieux?
Une illusion de vrai
Ou une illusion de faux?

Qu'est ce qui vaut mieux?
Une illusion du vrai
Ou une illusion du faux?

Le mot 'sentinelle' doit être en grève dans ce poème.

Dans ce poème le mot 'ciel' demande des explications à la couleur bleue.

Il n'est d'amour que fondé en déraison.

Il se souvient à la vue, à la barbe de l'oubli, par défi.

Demain est déjà prolifique en oubli(s).

Les mots 'aube en vase clos' perdent patience dans ce poème!

Parler l'écho
Parler avec l'écho...

Lorsque nous nous souvenons, que vous le vouliez ou non, nous sommes bel
et bien *présence* d'un vrai reflux du temps.

On est perdu entre les étrangetés de l'évidence et les étrangetés de la vérité.

Il est marié avec elle depuis un demi- siècle.
Il en a pris pour 50 ans!
Est-ce une condamnation
Pour un quelconque méfait?

Tout poète se trouve confronté à un problème de taille, celui de la beauté
déportée dans les mots.

L'univers blême
De la cécité naissante

L'univers mauve
De la cécité naissante
Dans les yeux
Sans mots
De la nymphe
Prennent poème
Comme un berger prend froid
Au pied de sa montagne
Au lever du jour
Avec ses chèvres noires et blanches.

Je n'aime pas les mots qui sont d'une élégance tortueuse dans les poèmes.

Dans ce poème le mot 'innocence' est un véritable badaud.

Quel est cet idiot de poète qui parle avec les mots le langage de la vie?

Pour moi, l'univers c'est le faubourg du mot.

L'univers existe parce que le mot y consent. Bref, le monde consent à l'univers.

Vous constaterez de temps à autre que chez toute personne qui domine mal et même très mal une langue étrangère, on remarque l'emploi de tournures très savantes.

Si le cyclone du sens n'explorait sans cesse le mot, il ne saurait y avoir d'intelligibilité.

Le cosmos reste un morceau du plus fulgurant des voyages: le mot.

Le mot possède le monde et l'argent du monde.

Il arrive que les météores soient frontaliers de mots. Il arrive même que des mots perforent des météores.

Le mot est une suppression du réel qui renforce le réel.

Dans le meilleur des cas, mes mots prennent vent.

Le sens est muré chez lui dans le mot, qui lui, se pavane en plein air.

J'ose espérer que lorsque la caravane des mots passe, les sens aboient.

Est-ce uniquement par nos mots que les objets font entre eux du terrorisme terminologique?

Jusqu'à preuve du contraire, le mot reste la main la plus active dans le monde.

Il est des êtres qui ne parviennent jamais à l'ailleurs que par le cri.

Le poète compose ses vers sur le sable des mots que le vent de votre intelligence emporte.

Le mot se fait forgeron avec le bois du sens.

J'avais écrit que le mystique véritable commence d'abord par ne plus détester ses proches. En fait, je devais ajouter: "qui lui mènent la vie dure".

Vous voulez une preuve que le mot est un esprit. Eh bien, c'est son agilité à se présenter à moi instantanément lorsque je l'évoque.

Seul un mot est différé sur toute l'étendue de l'univers et au-delà: Dieu.

On oublie trop que ce l'on creuse dans le mercure des mots, des êtres et des choses, a tout le temps de durcir chez Dieu.

Il est des hommes qui, à défaut d'être purs, ne feraient même pas l'effort de laisser les mots l'être à leur place.

Sous l'océan du mot combien de civilisations brillantes ensevelies!

C'est le mot qui est recouvert de monde, et non l'inverse.

Quel prestige pour le monde, entré dans la collection du mot!

Le monde est une intention du mot.

Dans le presque cosmos du silence, le temps est négatif.

Est-il finalement un seul point de l'espace qui ne soit gisement du lointain?

Le moi n'est jamais qu'une interruption de l'univers.

Je suis un grand angoissé, mais il reste que la plus grande part de mon esprit est enjouée, car elle se balade à l'extérieur avec les mots.

Le mot sauve du précipice du sens, qu'il exprime pourtant.

L'univers est la périphérie du mot.

Malheureusement, la république des mots est faite pour la dictature du monde.

Chaque fois que je sollicite un mot, une sirène le réveille en sursaut, dans la chaise longue où il se repose en silence.

Dans le mot, sept cieux se font face, pour le plaisir opaque de l'homme.

Pour exprimer toute la corporalité du réel, il faut la vacuité du mot, selon le principe des vases communicants.

Entre le mot et le sens, il y a une gravitation universelle plus complexe encore que le mouvement des astres.

L'univers n'est que l'antichambre du mot.

L'univers n'est qu'une niche pleine, parmi une multitude d'autres, vides, du mot.

Sur la table de travail de la connaissance, le mot est un abat- sens.

Celui qui parcourt le mot, peut-il se contenter du sens?

Un ange passe toujours indifférent entre le secret du mot et le secret du monde.

Quel que soit son degré de réalisme, l'homme vit davantage en dehors du monde que du mot.

Nos mots ne seront jamais suffisamment élégants pour le cosmos dandy.

On ne voit pas le temps car il est à la traîne entre les galaxies.

Le monde est une modalité non prioritaire du mot.

Que d'univers et de galaxies dérivent dans le mot, pourtant si sûr de son ancrage!

Le monde n'est que la logistique du mot.

Le monde est un horizon d'honneur pour le mot au long geste.

La poésie s'accroche à l'impossible de la vérité.

Même dans la poésie la plus finement construite, l'horizon de sens se perd entre ce couple ou cet autre couple de mots. Salut G.L.Borgès!

La poésie? Des millions de poèmes sur le secret du monde. Des millions de textes d'enquête sur le secret du monde.

La poésie doit être un langage de la contrariété même si parfois ou même souvent la beauté ne doit pas tout le temps être en cause.

Le mot est le plus utopiste de tout ce qui est.

Sous l'océan du mot combien de civilisations brillantes ensevelies!

En toute circonstance, le mot est un sarcophage pour sens vivants.

Placé au milieu du mot du monde, quel poète va-t-il vraiment jusqu'au bout de l'entreprise?

Placé au milieu d'une couleur de l'univers, quel peintre va-t-il vraiment jusqu'au bout de l'entreprise?

Je fais un mot.
Je fais un mot avec le monde.
Je fais un mot sur le monde.
Je fais un mot au dessus du monde.
Je fais un mot au-dessous du monde.
Je fais mot avec le monde.
Et tout le reste n'est que poésie.
Ou plutôt, tout cela n'est que poésie.

Cette partie seule du mot qui assure le monde, est-ce vraiment le sens seul?

Tous les poètes dignes de ce nom auraient bien voulu travailler avec le mot à l'état sauvage.

Perdu entre le mot et le monde, l'homme se retrouve dans une foule magmatique de sens.

Je ne commencerais à écrire de la poésie que lorsque les mots commenceront à fuir le monde.

En fait, beaucoup d'hommes n'aiment pas la poésie dont les mots datent mal du monde.

Ou le contraire: en fait beaucoup d'hommes n'aiment pas la poésie dont les mots datent pourtant du monde.

Le mot est le noyau central de la réalité, où se concentre toute l'énergie

Les mots les anges préférés de Dieu.

J'ignorais tout à fait, jusqu'à ces derniers jours, que le mot matière, materia, dérive de mater, mère.

Le mot peut mettre le monde à l'envers, en un tourne- sens, qui reste le sens.

Le mot sort le monde de l'anonymat.

Que de réalité file entre les mots?

La conformité entre le mot et le réel ne se fait jamais sans déflagration.

Le mot et le réel se partagent la vérité.

La réalité, il faut l'interdire: j'entends cette belle formule dans le film de Pedro Almodovar *La fleur de mon secret*, qui date de 1995.

Pour l'instant, et tant que l'homme réside sur terre, la seule patrie de la vérité qui soit est le mot. Après la mort de l'homme, ce sera autre chose, impossible à définir maintenant. Mais en attendant, Dieu restera toujours, en tout état de cause, le plus Haut et le Plus Grand.

Il est Plus Grand que le mot et la vérité eux-mêmes.

Il y a le poète qui chavire dans le mot et le poète qui pavoise dans le vide lorsqu'il est mélancolique.

Lorsque j'entends le mot 'poésie', je change de vérité.

Notre existence ressemble à quelque chose comme le traduit du traduit.

Par exemple du senti à l'imaginé.

Ou de l'imaginé au senti.

Ou du conçu à l'imaginaire.

Ou de l'imaginaire au conçu.

Ou de l'imprévu à l'intellectualisé

Ou de l'intellectualisé au prévu.

Ou du vécu à l'imaginaire

Ou de l'imaginaire au vécu.

Ou du rêve au rêve

Ou du rêve au vécu

Ou du vécu au rêve

Ou du chanté à l'amour vécu

Ou du vécu à l'amour non chanté.

J'aime le mot *merkoub* signifiait presque en arabe dialectal: *le chevauché*,. Ou tout au moins le *monté*, en rapport avec le cheval. Le merkoub signifie, je le rappelle, le voyage, ou plutôt le billet du voyage.

Le mot est le scaphandrier de l'infini.

La pierre entre la braise de son silence et la canicule de son immobilité...

...

Je nomme le monde le lieu polyphonique où toute la gloire du mot se joue sur une pierre entre la braise de son silence et la canicule de son immobilité.

Je nomme le mot en haut monde.

Je nomme le monde en haut- mot.

Qu'est ce qui est plus conforme à la poésie?

Le mot est beau, et pourtant le sens est glacé en son sein.

Les poètes oublient qu'ils ne seront jamais en spectacle dans le mot.

Le mot guérit le monde.

Chaque matin, lorsqu'il se lève, le mystique est ahuri de vivre, dans tous les sens du mot.

Si seulement le mot à minuit est le même qu'à midi.

Si seulement la femme est la même que l'amour.

Si seulement la mort est vraiment ce que nous savons d'elle.

Le prodige de l'oiseau

(texte datant de 1999)

Il vient de m'arriver ce matin très tôt un petit miracle, que je raconterai, comme à mon habitude, sobrement. Toutes les littératures réunies du monde m'importent moins que le fait brut que je viens de vivre. A cinq heures, à une minute près, c'est en fait le "*je t'aime*" que dit un homme à une femme, -très vraisemblablement dans un grand magasin, où je me trouvais avec ma fille Oumama- qui me réveille. On nous y avait invités pour prendre possession elle et moi d'un cartable et d'autres instruments de bureau. Nous disposons à cette fin de bons numérotés correspondants aux lots auxquels nous avons droit. C'est pour cela que j'ai pu obtenir moi-même un pack de trois ou quatre bandes- audio d'Abdelhalim Hafed. Ce qui naturellement dépasse le volume strict du cartable et autres stylos qu'on entendait nous offrir.

J'avais même localisé un costume chic, un peu démodé et fantaisiste, ne correspondant pas tout à fait à mes goûts vestimentaires, que je pouvais parfaitement prendre dans le cadre de l'offre qui nous était faite. Mais j'hésitais à me décider.

Mais que ne fut ma surprise de constater, à mon réveil, qu'un oiseau disait bien, sur le balcon de ma chambre à coucher: "je t'aime jien" ou "je t'aime bien". Il était tout à fait clair que le "je t'aime" que j'avais entendu dans mon rêve, c'était bel et bien le gazouillis de l'oiseau qui se proposait ainsi à mon écoute. Donc, il s'est passé un phénomène curieux: j'entends dans mon sommeil un bruit réel qui induit en moi un rêve, puis c'est ce même rêve qui m'aiguille vers le "je t'aime jien" ou "je t'aime bien, on ne peut plus actuel de l'oiseau. C'est le rêve qui a rendu pour moi intelligible le "je t'aime" en cause. C'est-à-dire que sans lui, peut-être en me réveillant, je n'aurais pas fait attention que l'oiseau disait vraiment "je t'aime jien" ou "je t'aime bien". Ce "je t'aime jien" ou "je t'aime bien" de l'oiseau, je l'entends distinctement une centaine de fois, par la suite.

En dépit de mes efforts dans ce sens, je n'arrive pas à savoir s'il disait je "t'aime jien" ou "je t'aime bien".

On aurait juré que l'oiseau, qui articulait son propos d'une manière quelque peu stylisée, et feutrée, et en tout cas, sûrement monosyllabique, le faisait dans un microphone.

Et au moment précis où je prenais des notes à ce sujet, soit à cinq heures 14, l'oiseau s'est tu.

C'est comme s'il avait attendu que je l'entende une centaine de fois (comme avec le dikr) pour qu'il se taise.

Je ne peux m'empêcher, d'abord, de rattacher ce phénomène aux derniers développements de mes rapports intimes avec le Seigneur. En effet, depuis quelques semaines, je dis: "je t'aime, mon Dieu, fais que je t'aime davantage", dans mes prières, ou plutôt dans mes prosternations rituelles.

Puis, j'en viens comme insensiblement à Mama. Et "je t'aime jien" ou "je t'aime bien", si réel de l'oiseau, devient : "je t'aime jida". Ou plutôt: "je t'aimjida". Comme si: "je t'aime Mjida" devenait par contraction: "je t'aimjida".

Dans mon enfance, Mama aimait à m'appeler, entre autres, Mjida, féminisant mon prénom pour le rendre plus affectueux encore. Mes soeurs Aïcha et Latifa appellent leurs garçons Hbibba, dans le même esprit.

Et l'oiseau, comme s'il attendait que je termine de prendre ces notes, revient exactement à cinq heures 23 pour dire: "je t'aimjida", exactement deux fois. Il s'était donc tu de cinq heures 14 à cinq heures 23.

Ce qu'il faut donc retenir de ce phénomène, c'est que je n'avais pas compris tout de suite que l'oiseau disait: "je t'aimjida".

Autre détail, c'est ma fille Oumama qui m'accompagne dans mon rêve. Oumama veut dire en berbère: fils de Mama; ce que je suis. Je n'avais jamais fait ce rapprochement au préalable. Je suis bien le fils de Mama.

J'en déduis que Mama est vivante dans un autre ordre de vie, et qu'elle entre en communication avec moi. Elle me l'avait montré, j'en suis sûr, en relation avec ma voiture Honda City bleue, il y a quelques semaines, lorsqu'elle a claqué la portière, bien après le départ des enfants que je venais de déposer au lycée. Je m'explique, les enfants étaient sortis de voiture, en laissant la portière ouverte, et c'est une main invisible qui le fit en leur lieu et place. Et personne ne m'enlèvera de la tête que c'était Mama qui avait rempli ce rôle.

Tels proches, comme mon père, mon frère et mes soeurs, pourraient me dire que ce prodige de l'oiseau réunirait un "je t'aime" possible de Dieu et de Mama, en une seule formule. Mais, jamais au grand jamais, pour ce qui est du créateur des cieux et de la terre, je ne pousserais la prétention et la présomption jusque là. Et si, comme je le crois ainsi, je ne mérite absolument pas que Dieu me dise: "je t'aime", je considère néanmoins que la déclaration d'amour, venue de l'autre monde, de Mama, ne peut procéder

que de Dieu lui-même. Ce n'est qu'à cinq heures 40 que je regrette de n'avoir pas enregistré le chant , oserais-je dire miraculeux (?) de l'oiseau.

Ainsi, contrairement à François Mauriac qui, sa vie durant, n'aura jamais reçu de signes de l'au-delà, lui, le grand croyant, pour ma part, j'en ai reçu quelques uns, dont celui de l'oiseau qui parle.

(J'ai décidé de reproduire ce texte, naturellement inédit, dans ce livre portant essentiellement sur les mots, pour une raison très simple : il concerne un mot très spécial : mon propre prénom !).

Le plus grand honneur que, quelqu'un qui ne me connaît pas, puisse me faire, c'est de m'appeler: *Si Mohammed*, soit le prénom de notre vénéré Prophète.

C'est ainsi que l'on nomme au Maroc, les gens qu'on ne connaît pas.

Il est de ces pratiques courantes, chez nous, dont celle ci, que je trouve sublimes.

Je ne sais si j'ai raconté dans mon roman "La vie d'un proche ne se termine jamais" le petit prodige que j'avais vécu chez moi au quartier Mabella, à Rabat, en 1981-1983: un matin, j'ai vu - dans mon bureau sur la photo du Masjid Ennabawi, que j'avais découpée dans un livre qu'on nous avait offert à Jeddah, lors du pèlerinage que j'avais effectué aux lieux saints avec Mama, en octobre 1981 - une auréole de lumière entourer la coupole verte. J'ai continué à considérer ce fait comme un prodige, en dépit du fait que je l'avais expliqué. Une cassette audio se trouvant contre la fenêtre, reportait l'image d'un de ses deux anneaux de transmission ou de rotation exactement au niveau du haut de la coupole verte. L'explication matérielle du phénomène n'a quasiment rien enlevé à mon ravissement spirituel d'alors. Avant d'en trouver la clé, j'avais alors crié au miracle.

Le poète va à la réalité par le mot qui a oublié le sens de la parole-foule.

Le poète va à la réalité par le mot qui a oublié le sens du dictionnaire poétique des choses.

C'est en vivant avec le mot invisable que me parvient la monotonie du temps poétique.

A quoi cela sert-il d'être un poète si l'on ne s'occupe pas à attendre longtemps le sens des mots que l'on emploie?

Faire vérité utile quelque part dans le mot,
Aussi pur que le ruisseau, esprit parfait.
Faire vérité avec une minute de vie.
Fraîche comme une nuit d'été,
Faire vérité absolue,
Avec un regard intérieur porté sur Dieu.

Rien ni personne ne pourrait sauver les mots de mes lourdes assiduités, pas même ma poésie, si belle soit-elle.

Par une porte dérobée le mot apparaît au monde. Tout le temps.
Par une porte dérobée le mot arrive au monde.
Par une porte dérobée le mot dit le monde.
Par une porte dérobée le mot se cache du monde.
Par une porte dérobée le mot dépasse le monde.

La poésie passant le mot ruisseau s'arrête au mot amour... Tout cela est bien beau, mais je préfère encore cette poésie qui se refuse aux mots, à tous les mots.

J'aime lorsque la poésie se venge de mon amour.
J'aime lorsque l'ange se venge de mon amour.
J'aime lorsque l'immobilité de la pierre se venge de mon amour.
J'aime lorsque la femme se venge de mon amour.
J'aime lorsque la nuit se venge de mon insomnie.
J'aime lorsque l'enfant se venge de ma maturité.
J'aime lorsque l'aube se venge de mon jour.
J'aime lorsque le mot se venge de mon langage.
J'aime lorsque le ruisseau se venge de la mer de la vie.

La poésie est parfois généreuse avec le néant.

J'aime les poètes qui arrivent à un point extrême au-delà duquel ils ne peuvent pas aller. Je suis heureux lorsqu'ils disent à cet égard qu'ils ne peuvent plus avancer dans le mot.

Chacun de mes étonnements correspond à des tonnements certains de mon âme. Et ce qui est curieux, c'est que c'est André Gide que j'ai entendu ce matin à la radio (France-Culture), dans un document sonore d'archive, qui m'a déterminé à jouer avec le mot étonnement de la sorte: il a dit littéralement lé-tonnement.

Dans un théâtre ouvert au silence seul, il faut qu'un poète mette au point un jour un nouveau mois dans le mot.

Le poète hante le mot qui ne lui a rien fait.

L'extrême du mot, c'est le monde, voyons!

On n'est même pas poète pour visiter l'intérieur des mots.

Ce qui dépasse quasiment physiquement dans le monde, c'est naturellement le mot.

Le mot est fait pour dire, certes, le réel, mais également et surtout pour le modifier, d'autant que la modification du réel est une nécessité aussi vitale que constante, pour l'homme.

Le piège du mot juste en poésie.

Dieu seul sait dans quelle mauvaise métamorphose nous rendons les mots à l'esprit après les avoir utilisés.

Jeanne Hersch, dont j'ai suivi des cours à l'Université de Genève, à la fin des années 1960 et le début des années 1970, vient de mourir. Elle aimait dire ceci: "N'employons pas les mots pour leur donner satisfaction".

Le Monde des livres du 14 juillet 2000, p.VI.

Elle dit aussi: "Je sais que j'ai fait de la philosophie parce que je croyais à la liberté humaine".

Le Monde des livres du 14 juillet 2000, p.VI.

Sur l'écran des choses, le mot crisse aussi violemment qu'irréellement.

Longtemps/ Lentement/ Dans l'effusion prisonnière de la poésie/ comme le soleil qui dévie peu à peu du jour/ et le mot qui est tout près de l'éternité/ Le choix de soi apparaît exactement comme une conversion très tardive à la vie.

Le silence, c'est bien connu, est un langage chronique.

Je préfère la poésie qui devine la beauté à celle qui la connaît.

Dans ce poème, j'ai comme l'impression que la substance passe dans le mot comme une silhouette de grâce.

Le mot local de mon âme est mon mot en poésie.
Les bons poètes sont ceux qui attrapent le mot aussitôt qu'il débarque de l'infini. De son infini.
Tel poète possède le mot à la criée même de l'esprit, à l'état de silence.

Aucun homme n'a jamais jusqu'ici fait le déplacement du mot. Le solliciter, l'utiliser, certes, mais c'est différent de s'y rendre. Chez lui.

C'est connu, il est toujours plus difficile de braver ou de vaincre le silence d'un proche que ses paroles bruyantes.

Je n'aurais pas dû atteindre le mot, dit la voix étrangère du poète, qui ne se préoccupe pas vraiment d'exister.
Mais en attendant je ne sais quoi, il retourne chez lui en laissant derrière lui le jour en paix.

Dans un petit coin de moi,
ce qui m'importe, c'est précisément ce qui ne fait pas la couverture du jour.
Dans un petit coin de moi,
je transporte toute ma vie.
Angoissé que je suis, qu'elle ne perde
une ombre de son envergure
dans l'aventure désinvolté et féroce du temps.
Dans un petit coin de moi,

le cercle de la respiration est plus grand
que le cercle de la vie.
Dans un petit coin de moi,
le mot reste debout,
non par respect pour je ne sais
quelle substance particulière,
mais pour avoir toute la hauteur requise.
Dans un petit coin de moi,
je déteste la poésie
qui m'apparaît avec toute son âme mécanique.
Dans un petit coin de moi,
le cyclone ne connaît pas de va et vient.
Et sa lenteur est extrême,
exactement comme le voyage même de ma mort heureuse.
Dans un petit coin de moi,
la beauté n'a jamais été rien d'autre
que l'art du ruisseau, parfait.
Dans un petit coin de moi,
trois ou quatre pierres
n'existent qu'imaginatives.
Dans un petit coin de moi,
l'existence est, mais elle n'éduque personne.
Dans un petit coin de moi,
mes oublis attendent d'être embarqués
dans des calanques grecques.
Dans un petit coin de moi,
l'immobilité est plus puissante
que la pierre qui l'abrite.

La large autorité du poète sur le mot me fait sourire. Car il n'en domine,
bien entendu, que le signe fragmentaire.

Par la poésie on se ménage une indiscretion dans le mot.
Par la poésie on se ménage une indiscretion dans son propre amour.

Lorsque je dis que j'investis le mot, je ne sais pas de quelle partie au juste je
me saisis.

C'est la solitude qui fait se briser un miroir. Seul.

Le murmure se décompose toujours en voix proférée et en silence.
Le murmure se décompose toujours en voix préférée et en silence.

Qui d'entre nous n'a pas repeuplé d'anciens rêves par de la simple vie?

Je jurerais que le mot tendresse se blottit contre ce poème, où il ne figure pourtant pas.

Le lundi 4 décembre 2000, j'ai lu dans mon émission radiophonique hebdomadaire, *Paroles d'esplanade*, le recueil de poèmes *Ici en Deux* d'André du Bouchet. J'en ai fait précéder la lecture par ce "chapeau" suivant:

Chers amis, Bonsoir!

J'aurai plaisir à inviter ce soir un des grands poètes de ce temps, qui ne sera présent parmi nous dans le studio que par un de ses textes poétiques que je vous lirai tout à l'heure, intitulé *Ici en deux*, paru en 1986 au Mercure de France. Il s'agit d'André du Bouchet.

André du Bouchet tatoue l'espace de la page de laconisme.

Son style, tourmenté, est tout d'euphorie retenue.

Ses mots sont tels des signes qui continuent après usage, d'avancer dans le pluriel même du silence.

Et c'est à un André du Bouchet malade que je tiens ce soir à rendre hommage, en lui souhaitant de vivre dans la paix et la sérénité de nombreux autres jours heureux.

J'ai longtemps hésité avant de me décider finalement à vous lire également les extraits suivants de la note de lecture que j'avais rédigée en novembre 1989, en recevant de mon ami André du Bouchet un exemplaire de ce même *Ici en deux*.

Je vous les confie ce soir. Les voici:

Si les choses n'étaient des réalités annexes aux mots, ceux-ci ne les désigneraient pas. André du Bouchet le sait d'autant plus que sa poésie est engage- extases et laconismes- dans les mots, à partir desquels tout peut s'inverser: la réalité se fait stricte apparence du mot, ou encore, le mot devient le versant inconnu de la réalité, qui, en retour, peut être un mot incomplet. Dans ces cas, toutes les interprétations du monde extérieur sont permises.

Le poète coopère avec les éclats d'imagination de la nature. Mais pour cela, il doit faire le mur des mots, sans quoi il ne pourrait tomber sur les inexistés fastueux de sens, imprévus dans le temps.

Il faut parfois que le sens soit pour le mot ce qu'un ouragan est pour un océan de tournesols. Mais rien n'empêche le poète de percer à jour les mécanismes internes de l'univers, mieux encore que les scientifiques.

Il y a un triple mouvement en croix (en haut, en bas et horizontalement sans autre indication de sens) dans ce poème de huit mots, qui est des plus beaux que je connaisse:

"Mais la neige en fuite/disparaît sur place".

Peut-il jamais exister poésie plus magnifique?

Par moments, je me surprends à penser qu'il n'y a de beau que le réel. Un vieil adage latin ne dit-il pas que "jamais la nature n'eut un langage et la philosophie un autre".

La poésie d'André du Bouchet est extraordinaire de "réalisme": "J'ai été proche du dehors, un instant".

Je croise le sens avec le mot, parfois plus qu'en admet le sens.

ou encore: je croise le sens avec le mot, parfois plus qu'on ne se l'approprie, pour l'intelligibilité des choses et des hommes.

Je regarde la solitude

Je regarde la solitude

Du mot

Comme si elle était mienne

Universellement mienne.

Il n'y a d'être que par le mot.

Peut-être pour être ce qu'il est, le mot doit-il s'inspirer de faits réels en action fiévreuse dans l'imaginaire.

28.3.2001.

Le milieu poétique par excellence pour moi est celui exclusif des mots, je dirais abstraits. Et jamais au grand jamais je ne pourrais viser les poètes eux-mêmes lorsque je parle de milieu poétique. Il m'est arrivé de rencontrer

de très grands poètes à la renommée disons universelle, mais je n'ai jamais senti émaner de leur personne le moindre souffle poétique. C'est ainsi, et l'on n'y peut rien.

Les mots, quant à eux, les mots, ô combien princiers, me livrent d'emblée leur faste calme. Leur vie diffuse toute en salve, en ovation, en jubilation. Et en vérité, ce que j'aime par dessus tout *chez* le mot, c'est précisément son faste sa jubilation, et son ovation permanents, *anonymes*.

Il y a en effet dans la nature anonyme des mots quelque chose qui me bouleverse au delà de toute expression.

28.3.2001.

En fait, avec l'aphorisme, c'est la loi du moindre effort chez moi. Nul travail d'écriture et de réécriture jusqu'à se dégoûter de l'écriture. Presque systématiquement, c'est le premier jet qui domine. Tandis que je souffre le martyr pour le moindre article ou communication à un colloque pour essayer de formuler mes idées. Quant au roman, j'ai mis une dizaine d'années à écrire et à ré-écrire à l'infini : *La mort d'un proche ne se termine jamais*.

Le poète se fabrique un nouveau mode de monde par le mot seul.

Je n'aime pas que le poète joue au juge lorsque le monde comparaît devant le mot.

Dans un petit recueil d'aphorismes que je prépare pour une éventuelle publication, j'emploie le mot *cielleté* que j'avais forgé de toutes pièces, et voici que j'entends ces jours sur France-Culture que Rabelais avait, lui, inventé le mot célestial.

Ce n'est pas le mot qui est vorace de monde, mais l'inverse.
Même si le mot dit le monde.

Le mot est innocent, mais le monde est coupable.

S'il peut y avoir parfois conflit entre le mot et le monde, c'est toujours le mot qui a raison. C'est toujours le mot qui l'emporte. Contre le monde.

Évitez de vivre les mots repliés dans votre conscience.
Évitez de vivre les mots fermés comme s'ils étaient les yeux même de votre âme.

Le monde est déjà une vieillesse alors que le mot reste toujours d'une étonnante fraîcheur et jeunesse.

Le monde n'est pas indifférent au mot, mais il l'insatisfait.

Le noyau central du monde, c'est le mot.

La réalité s'arrête à tous les mots, exactement comme un train omnibus le fait à toutes les gares.

Croyez-moi, le poète, non plus, ne sait rien sur l'histoire secrète des mots.

Qu'est-ce qui vaut mieux: faire tempête avec son silence d'être, ou plutôt faire silence avec sa tempête de vivre?

22.3.2001.

En vérité, j'ai décidé de produire et présenter des émissions radiophoniques parce que je manquais de *communication*. Mais, près de deux ans après le démarrage de *Paroles d'esplanade*, je n'ai reçu que deux lettres d'auditeurs, dont un pour me demander où il peut acheter mes livres, et la deuxième, d'un étudiant de mes étudiants, dont je savais à l'avance qu'il allait m'écrire! Donc, j'ai échoué dans mon travail.

Les paroles que nous échangeons avec les mots sont infiniment plus nombreuses que celles que nous échangeons avec nos semblables.

Je ne sais pourquoi l'utilisation du mot me semble ce matin comme une expatriation.

Il est des poètes qui ne réveillent pas tout dans le mot, lorsqu'ils composent, et il est des poètes, délicats, qui ne réveillent pas tout le monde dans le mot, lorsqu'ils composent.

Il est des poètes qui réveillent tout dans le mot, lorsqu'ils composent, et il est des poètes, plus délicats, qui ne réveillent pas tout le mot, lorsqu'ils composent.

Propos du monde recueillis par le mot.
Naturellement sans passer par le truchement de la poésie humaine.

Seuls les grands poètes ont besoin d'être les amis intimes des mots.

Seuls les grands poètes ont besoin qu'on leur apprenne le mot.

Le mystique, plus encore que le poète, vit quelque part entre le mot et le monde, que je ne saurais localiser avec plus de précision.

Que dit le mot après moi après que je l'aie utilisé?

Personnellement, le mot agit parfaitement dans la ligne de jaillissement de l'infini.

L'irréalité de voir le mot qui est plus réel que le monde.

Vous voulez connaître le monde?
Eh bien, connaissez d'abord le mot!

On fait le monde avec le mot et on fait le mot avec le monde.
Soit. Mais est-ce qu'on fait le monde avec le mot plus qu'on fait le mot avec le monde, ou vice versa?

Il y a ceux pour qui le mot est plus grand que le monde, et ceux pour qui le monde est plus grand que le mot. Je fais partie du premier groupe.

Je voudrais bien rédiger un roman dont les personnages n'auraient besoin ni de parler, ni de réfléchir, ni d'écrire, pour que nous sachions qui ils sont. Ils n'ont qu'à être là pour que nous sentions d'emblée ce qu'ils sont.

En vérité, j'aime tant les mots qu'il m'arrive souvent de faire mes aphorismes à partir d'un seul et unique mot. Par exemple, voici

comment je procède. Je pense d'abord au mot *robuste*, sans raison apparente. Puis après à *clarté du jour*. Ce qui donne clarté du jour robuste. Mais je décide de ne pas composer d'aphorisme avec l'ensemble de ces mots.

Peut-être la solidité du monde tient plus aux mots qu'à la matière.
Peut-être la réalité du monde tient plus aux mots qu'à la matière.
Peut-être l'intelligibilité du monde tient plus aux mots qu'à la matière.
Mais qu'à cela ne tienne, puisque, quoi qu'il en soit, les mots sont toujours les plus importants.

Il est des poètes qui se risquent dans l'amour des mots sans aimer les mondes, mais quelles différences y a-t-il entre eux?
Montrez moi les mots, et montrez moi les mondes, ou tout au moins le monde?
ou: l'homme a parfois la mauvaise passion de distinguer entre les choses.
Montrez moi les mots, et montrez moi le monde!

Ah, ce que je déteste les poèmes avec les mots de bonne compagnie!

Je déteste les mots nouveaux des jeunes d'aujourd'hui, que je trouve vulgaires.

Dans mon cours d'histoire des institutions, d'aujourd'hui, 28.1.94, j'ai évoqué la "théorie du mur" devant lequel se trouve tout scientifique actuel, et surtout l'astrophysicien, le biochimiste, le spécialiste du cerveau, ou autre. Pour m'expliquer sur cette théorie, j'ai eu recours à ce schéma: le chercheur, par définition, ne se préoccupe que du *comment*; or à un moment donné ou un autre de son travail, le *pourquoi* s'impose à lui. Prenons, par exemple, le biochimiste, qui part des organismes monocellulaires qui vivaient dans les mers, pour aboutir à l'homme, eh bien, le pourquoi s'impose à lui comme à son corps défendant: il aura beau chasser cette espèce de programmation, cette finalité dans l'évolution des espèces, par la porte, elle retournera par la fenêtre. Ainsi par le simple fait que le pourquoi est envisagé chez le scientifique, fût-ce malgré lui, il se trouve devant le mur en question. Je pourrais répéter le même exemple pour les astrophysiciens qui croient que le monde a un début et une fin. Les tenants du Big Bang, qui sont de ceux-là, affirment que de même que l'univers connaît une phase d'expansion, de même qu'il subira ultérieurement une contraction.

Comment, dans ces conditions, ne pas s'attacher à l'idée qu'il y a à la base du cosmos une idée directrice finaliste?

J'ai fait observer à mes étudiants ce même jour que les scientifiques auront beau expliquer le cerveau (j'y reviens) ils achopperont toujours à la question de l'esprit.

Qu'est-ce que la réflexion? Le mot, tout mot, est infini. Donc, l'esprit de l'homme est capable d'infini. Mais, comment admettre, au plan de la science, que le cerveau humain soit capable d'infini, alors que le seul infini qu'ils reconnaissent, dans ce domaine, est celui des mathématiques?

Et, plus simplement, on nous dit que l'image que l'homme se forme dans son esprit n'y laisse pas de trace. Drôle d'optique qui n'en est pas une. C'est comme un miroir qui ne nous renvoie pas notre image.

Mais, cette image, il faut bien qu'elle se forme quelque part, mais où? S'agit-il ici en l'espèce du mur que j'évoquais plus haut? En va-t-il aussi de même pour les choses que nous envisageons conceptuellement?

Certes, c'est le cerveau qui en est le siège, mais selon quelles modalités?

Pour en revenir à la finalité, reflet de la théorie du mur en question, comment peut-on ne pas envisager à un instant ou à un autre, que l'homme est programmé pour la réflexion? On est obligé de verser à cet égard dans le *pourquoi*, qu'on le veuille ou non, et dès lors qu'on le fait, on se met soi-même en face du mur. La finalité suppose une sorte de trajectoire obligée, et si celle-ci est admise, l'on est propulsé ipso facto dans les choses de Dieu. Or, les scientifiques, pour la plupart, ne veulent pas franchir le pas. C'est d'ailleurs pourquoi ils se contentent de parler de la théorie du mur. Il semblent penser ainsi: comme cela nous dépasse, eh bien, plutôt que de parler d'une puissance surnaturelle à laquelle nous ne croyons pas, parlons du mur, qui, lui, est au moins inerte, et surtout, n'engage à aucune foi religieuse!

La vie, leur ai-je dit, presque emphatiquement, est un miracle permanent: après Dieu, c'est l'esprit de l'homme qui vient en deuxième position en vertu des potentialités fantastiques qu'il recèle; en vertu d'une espèce d'échelle des valeurs. Et c'est normal, puisqu'il est divin d'élaboration ou même de substance. Le cerveau de l'homme est la chose la plus géniale qui puisse exister dans l'univers. Si Dieu nous dit qu'il magnifie l'homme, il faut le croire sur parole.

(...).

La vérité est-elle, en quelque sorte, une évidence "professionnelle", et la logique une vérité "amateur"?

On pourrait reprendre dans tous les sens ces affirmations dans les limites d'une combinatoire qui aurait intégré au préalable la réalité, le mot, l'esprit, l'infini, le fini, l'intelligible, le sensible, l'archétype, notamment.

L'homme ne se rend même pas compte que ses mains sont toutes ahuries de ciellété.

Mon beau-père Hakam, qui est un théologien de valeur, m'a précisé un point qui me trottait dans la tête depuis des années. Il s'agit du fameux verset, où Dieu dit, *selon ma propre compréhension du Coran*, qu'il a insufflé de son âme en l'homme. Lors de mon cours d'histoire des institutions et des faits sociaux de ces dernières semaines, j'avais affirmé à mes étudiants que l'homme n'était pas divin, mais que tout compte fait, il l'était dans une certaine mesure, par le jeu, précisément, du verset coranique produit ci-dessus. Ou, tout au moins, en vertu de l'âme qu'il recèle. Mais nullement en raison du corps, qui est redoutablement périssable. Puis, je me suis rétracté. Quelque chose me disait que je suis allé trop loin dans mon affirmation. Et voilà que mon beau-père m'explique le sens de ce verset en question. Tout d'abord, il m'indique que le mot *rouh* a plusieurs sens dans le Coran. Dont celui relatif aux versets où Dieu raconte qu'il a envoyé son *rouh* à Meriem (Marie). Et là, il s'agit de l'ange Gabriel. Et nullement de sa propre Âme. De plus, les théologiens, m'a-t-il dit, ont expliqué le verset qui retient mon attention depuis des années, ainsi: comme l'âme de Dieu n'est pas divisible (a contrario, Dieu aurait insufflé alors à chaque homme une partie de son âme), eh bien, le Créateur a insufflé à chaque homme une âme, à part.

Suis-je complètement satisfait par cette explication?

Cette manière de présenter les choses me rappelle curieusement une autre affaire: pendant longtemps, j'ai cru que le verset disant: "Nous vous avons créés à partir d'une seule et unique âme" (*nafs ouahida*) signifiait que toute l'humanité a, en dernier ressort, la même âme. Alors qu'en fait, elle signifie, d'après mon beau-père, que tous les hommes descendent d'un seul homme, Adam.

Un autre exemple: le Coran parle de l'ivresse de la mort, ou plutôt du moribond. J'ai toujours considéré qu'au moment de la mort, l'homme éprouve une sorte de béatitude, de félicité absolue. Eh bien, non, mon beau-père m'a fait valoir que l'ivresse de la mort qu'évoque le Coran est quelque chose de très douloureux, et même d'affreux.

Beaucoup d'exemples analogues se sont offerts à moi durant de très longues années. Je ne vais pas les produire tous ici. Toujours est-il que je ne suis pas entièrement satisfait par les explications ci-dessus relativement à l'âme que Dieu insuffle en chaque homme, d'autant que l'argument de la divisibilité évoquée plus haut, ne tient pas, l'Âme divine étant par définition infinie et inépuisable, comme une source qui ne tarit pas.

En bref, faut-il que je recoure, à ces questions, à ce que les soufis appellent la vérité, par opposition à la Charia?

Travaillant sur la "piraterie" rifaine au siècle dernier, dans le cadre de l'ouvrage que je prépare sur l'histoire du Maroc, et du Rif oriental en particulier, à la lumière du Fonds Hassan Ouchen, je tombe sur l'évocation de bateaux qui portent des noms d'une rare beauté: les balancelles, les felouques, etc...

Le mot balancelle est tellement sublime que j'aurais voulu que la femme soit dénommée une fois *balancelle*.

Quel mot approprié pour une créature dont les balancements me rendent fou!

Et le mot goélette?

Que diriez-vous d'une goélette- femme porteuse d'une *fanègue* de paradis?

Et puis, même les noms masculins des bateaux, nous pourrions les féminiser. Cela donnerait des brigantines, notamment! Mais le mot le plus joli demeure la balancelle.

La large autorité du poète sur le mot me fait sourire. Car il n'en domine, bien entendu, que le signe fragmentaire.

Lorsqu'on ne sollicite pas les mots, ils s'assoupissent dans l'esprit.

L'amour est cette infraction à la nudité à la limite du supportable.

Et quoi qu'il en soit le mot est toujours plus grand que le monde.

Une superproduction cinématographique hollywoodienne sur le mot serait nécessaire. Allons donc!

Pour produire du sens on tue le mot.

Ce principe de la poésie moderne: il ne faut précisément pas que le mot devienne le monde!

Combien de poètes en bons cuisiniers de la composition poétique, fouettent-ils les mots avant de les utiliser comme ces ménagères qui fouettent consciencieusement la crème?

J'ai constaté que de nombreux poètes, y compris parmi les plus grands, n'en ont que pour l'écrit, et jamais lorsqu'ils parlent.

On dirait que Rilke attendait toujours en vain le mot à son retour de l'infini. Et pourtant il est l'un des poètes les plus grands que je connaisse.

Le mot sur le retour.

Le mot sur le retour de l'infini.

Le mot ne peut qu'aller et revenir de l'infini.

Le mot, après tout, n'est jamais que crayonné sur le dos de la vie.

Le bon poète est celui qui ne vient pas encombrer le mot sous prétexte de le caresser dans la direction du sens.

Tout poète travaille forcément avec le mythe du soleil lavé aux désespoirs de mourir des hommes.

Tout poète travaille forcément avec le mythe du soleil lavé du désespoir de mourir des hommes.

Tout poète travaille forcément avec le mythe du soleil levé par les désespoirs de mourir des hommes.

Tout poète travaille forcément avec le mythe du soleil désemparé par les désespoirs de mourir des hommes.

Tout poète travaille forcément avec le mythe du soleil épris des désespoirs de mourir des hommes.

Tout poète travaille forcément avec le mythe du soleil égaré dans les désespoirs de mourir des hommes.

Tout poète travaille forcément avec le mythe du soleil rendu léger par les désespoirs de mourir des hommes.

Tout poète travaille forcément avec le mythe du soleil rendu plus brillant par les désespoirs de mourir des hommes.

Tout poète travaille forcément avec le mythe du soleil par les désespoirs de mourir des hommes.

Mama, le mot qui dit tout, toute la vie.

Dans ce poème, j'ai comme l'impression que la substance passe dans le mot comme une silhouette de grâce.

Je regarde son sourire mourir sur son visage, mais mon amour est là comme l'immense horizon sans lequel rien en elle ne meurt, ni son temps, ni ses mots, ni sa respiration.

Repérer l'invitation du mot au monde.

Le poète explore le mot jusqu'au monde.

Je retrouve tout le poids illusoire, mais néanmoins magnifique, du monde dans les mots.

Hauts éteints les arbres...
Je préfère m'arrêter là,
car quoique j'écrive,
ce ne sera pas aussi beau
que ces mots magiques, oui, magiques:
Hauts éteints les arbres...

Chaque poète réinvente les mots. Chaque peintre réinvente les couleurs. Rien de plus faux. Tout au plus, dans le meilleur des cas, ou même dans le plus neutre des cas, les réinterprètent-ils parfois, chacun de son côté.

Je fais un mot.
Je fais un mot avec le monde.
Je fais un mot sur le monde.
Je fais un mot au dessus du monde.
Je fais un mot au-dessous du monde.
Je fais mot avec le monde.
Et tout le reste n'est que poésie.
Ou plutôt, tout cela n'est que poésie.

Cette partie seule du mot qui assure le monde, est-ce vraiment le sens seul?

Tous les poètes dignes de ce nom, auraient bien voulu travailler avec le mot à l'état sauvage.

Qui connaît l'autre monde du mot?

Perdu entre le mot et le monde, l'homme se retrouve dans une foule magmatique de sens.

Le poète est un voyageur au centre des mots, qui y laisse une partie de lui-même comme des morceaux de soie accrochés à des branchages.

À la différence de 'Othmane et de 'Omar Benjelloun dont la fortune se compte en milliards, la mienne (eh oui j'en ai une aussi)!, se compte en mots. Mais si la fortune de mes deux homonymes plaît à tout le monde, la mienne ne plaît pratiquement à personne, puisque, en tant que poète, je suis quasiment un inconnu.

Et s'il vous plaît, ne dites pas: "Ce n'est pas la même chose", cela me contrarierait passablement.

Ceci étant posé, je peux reprendre ma litanie, en changeant tout à fait les termes de ma comparaison (soit dit en passant, si vous n'avez pas eu le temps tout à l'heure de vous faire observer vous-mêmes que *comparaison n'est pas raison*, eh bien faites-le!): à la différence de 'Othmane et de 'Omar Benjelloun, dont la fortune se compte en milliards, la mienne propre se compte en quelque chose d'infiniment différent et de plus beau: mon amour infini pour la musique et le chant.

Je jure devant Dieu que les plus grandes oeuvres d'art que j'aie jamais réalisées dans ma vie et qui relèvent d'un genre très particulier, c'est tout ce que *j'accomplis* (le mot est volontairement exagéré) dans le domaine de l'appréciation infinie des oeuvres surtout musicales d'autrui.

Pardonnez-moi, chers lecteurs: j'avais écrit dans le même esprit un jour: qui aimerait autant que moi la musique après ma mort?

En poésie, Dieu seul sait combien je suis minimaliste. Par exemple, je voudrais me contenter ce matin de cette formulation: *une caravane à voix haute*.

Ou encore: un écho a- social, en dépit de son apparence baroque.

Ou: une foule a-sociale avec un homme (Et d'ailleurs, les foules sont toujours a-sociales avec tel ou tel individu).

Un écho qui a raison contre l'écho.

Jouer avec elle au monde (l'aimer en acte).

Que connaît-on de la vie du mot, de sa vie propre?

Dans ce dessin obscène (c'est le mot) de Picasso, c'est l'art et l'amour qui se font la guerre, et ce sont l'art et l'amour qui sont vaincus tous les deux.

Lorsqu'on écrit des aphorismes, comme je le fais, et toute prétention mise à part, on ne supporte pas le roman, où il me semble qu'on emploie plus de mots que de raison. A de rares exceptions près (je pense à Dostoïevski, Proust, Camus).

Dans la nuit, de petites silhouettes d'hommes marchent dans une ruelle. Ils sont en noir et blanc, exclusivement. Et ce sont des signes au sens sémiotique du mot.

Quel beau promontoire nous avons en nous par le biais du mot!
Ou: le mot est le plus beau promontoire que nous ayons en nous.

Ma poésie, les gens s'en moquent!
mais je voudrais bien avoir l'avis des mots sur elle.
Absurde, diriez-vous!
Soit. Mais si vous n'êtes pas contents,
je suis prêt à la lancer sur orbite
autour des échos.

Un titre de recueil: *lorsque je ne suis pas aux mots?*

Si naturellement nous vivons dans le monde, nous ne vivons jamais que sur les devants des mots.

Si l'on va dans le fond des choses, l'on se rend compte que le mot est hors de portée du monde.

Souvent je sors de l'ombre du mot pour aller au monde.

Je pense que le plus beau don de poésie que j'aie jamais reçu, c'est ce ruisseau que j'ai vu pour la première fois dans ma prime enfance.

Vous entrez dans n'importe quel mot, et aussitôt vous entreriez de plain-pied dans l'intimité même du cosmos.

Que vaut un mystère en profondeur, un mystère n'étant tel que s'il est apparent, apparent au sens premier et évident du mot?
Et presque dans le même esprit, un mystère inaccompli, disons intemporel et immémorial, est plus fort qu'un mystère en action.

On met le mot entre le monde et l'homme, comme pour accentuer l'emprise de l'un sur l'autre, et réciproquement; et justement, sans cette emprise réciproque, selon toutes les combinaisons possible, la vie ne serait pas possible pour l'homme.

Il est de ces expressions pas même énigmatiques, mais curieuses, que j'affectionne tout particulièrement. Exemples:

- avec le jour en tête.
- avec le jour en-tête.
- pris par les orages de lumière de l'aube, il a toute la journée pour se réfugier dans le jour.
- le scientifique est majordome à entrer dans les lits intimes de l'univers.
- quelques unes des ombres de l'âme.
- mon âme vient et va à la fois - en même temps - à tous les ruisseaux du monde.
- nous respirons tous l'âme des ruisseaux du monde qui n'ont jamais servi.
- nous respirons tous les ruisseaux des âmes qui n'ont jamais servi.
- à l'intérieur de la frontière il y a une multitude d'autres frontières, sans doute, plus significatives que la frontière apparente.
- j'étais jadis assis au jour.
- ombres pas forcément contemporaines.
- la vie qui ne porte pas de nom.
- chaque écho est condamné à être fermé sur sa vérité.
- le nom plus précis pour la vie, c'est la Belle au monde éveillé.
- la vie ne nous apprend pas à vivre.

- j'écris moi la vie.
- écris-moi la vie.
- je suis en parlars avec les mots. Tout le temps.

Avec la peinture, c'est la main placée dans la couleur de l'être.
Avec la peinture, c'est la main plongée dans la couleur de l'être.
C'est la main qui quitte de justesse des couleurs fondamentales pour
d'autres couleurs fondamentales.
C'est l'être quitté toujours à la hâte.
C'est tout l'être quitté à la hâte.
Il n'y a ni mystère ni énigme dans ces mots précédents,
sinon une enfance de la pensée
qui n'a besoin d'aucune explication.

Je me cale entier derrière l'oubli, dans l'attente des vents inutiles des mots
austères qui s'achèvent en réalité.

On a davantage affaire à l'imaginaire du mot qu'au mot lui-même.

L'issue de la science doit être le mot, et non l'inverse.

Je n'ai jamais écrit de la poésie que pour entendre la voix des mots.

Nos mots sont souvent des oiseaux de fouille dans la réalité qui est par elle-même une contemplation pure.

Une certaine poésie naît par insuffisance d'univers.

Dans le mot, cette goutte d'eau de l'absolu, le voyage le plus démesuré qui
soit!

Frémissements argentés/voix noctambules des ténèbres qui unissent les
corps en pleine lumière/cinématographie de rêves trop vrais pour être

crédibles/revanche de l'alphabet des intempéries illusoires de l'âme sur la matière de l'amour/La femme qui s'ouvre comme un grand château par un mot mesquin, comme s'il avait été battu toute la nuit précédente par je ne sais quelle pluie/L'amour reste roi parce qu'il est une folie autre que la folie.

Il faut que les mots vagabondent dans les poèmes dans un désordre stellaire.

Dans quels mots vais-je pouvoir enfoncer mes sens?

Je me maintiens dans le mot tout autant que dans la respiration. Et peut-être même que le mot aussi a une respiration.

Le mot doit entrer dans la légende du sens, à contre-courant.

Je m'envahis dans le mot, parce que c'est là que je suis le plus plein.

Ces nymphes qui savent que j'existe aussi dans les mots.

Le poète doit aussi, de temps à autre, lâcher des mondes sur les mots.

Être dans tous les détours de la vérité/être de tous les détours de la vérité.

La poésie doit être le mystère périphérique des mots.

Le poète travaille, ô combien médiocrement, sur le secret du mot.

Je m'escamote dans le mot. C'est plus sûr que si je m'escamotais dans le monde.

LE MONDE / LE MOT / TOUJOURS SUPERPOSÉS COMME LA PROFONDEUR ET LA SURFACE.

Je m'installe dans le secrétariat des choses, profitant que leurs patrons (les mots) soient absents.

Le poète est d'abord maudit des mots qu'il utilise.

Le mot est le mythe le plus sûr.

Le poète est un cosmologiste du mot, qui devrait se contenter d'en être uniquement l'astrologue.

L'homme est le passager de l'abîme, et son esprit en est le vertige.

L'homme est un curieux personnage: il croit qu'il peut atteindre la vérité en enjambant des mots.

L'aura du monde est dans le mot, même lorsque celui-ci n'a pas l'esprit comme support.

L'univers est coupé du mot; l'homme les réunit toujours à l'avantage du mot.

Je me maintiens sous l'horizon des mots, pour m'élever à la hauteur de mon esprit. Expliquez moi-ce paradoxe!

Dites-moi, par Dieu, suis-je en gros dans ma conscience d'être, et en petit dans le mot, ou l'inverse?

Pour ouvrir la serrure du sens, l'homme dispose d'une clé plus grande que l'univers: le mot.

L'homme ne peut connaître l'intimité du monde, car il ne se trouve qu'à un seul côté du mot.

La partie invisible du mot est forcément bleue.

Au fond de l'esprit, et même de l'univers, les mots doivent courir comme des souris reluisantes.

La porte de la connaissance est gardée par un mot estropié méfiant.

Tout est dit en vérité dans le mot, mais sans que l'homme en sache vraiment tout l'essentiel.

Peut-être notre esprit a-t-il accès à la profondeur des choses sans que nous ne le sachions.

Avant de dire ce qu'il sait, et d'ailleurs très imparfaitement, le mot, lui, aura tout vu.

Le philosophe n'exige même pas que le mot soit comme un souhait et que le sens soit comme une prière, avant de commencer sa réflexion.

Ce chevauchement du mot et du sens qui n'arrange pas les affaires du philosophe.

Les mots ont de ces largesses avec l'univers!

Le monde et le sens s'observent, presque méchamment, dans le tunnel lumineux des mots, sans emprise de l'un sur l'autre et inversement.

Tout mot fondamental est querelleur dans ma conscience.

Le monde est semi-fini, le mot le parachève.

Le monde est une matière brute, le mot le transforme.

Même les savants, surtout les savants, doivent demander beaucoup d'indulgence à l'intelligence, lorsqu'ils réfléchissent.

Le mot est une indication sinueusement lumineuse de la réalité, si tristement exaltée.

Réunir le ruisseau, réunir l'écho, réunir le temps, réunir le silence, pour ne plus vivre sous la terreur des mots, mêmes poétiques, surtout poétiques.

Une aube pesante. Un sourire antique. Stigmates du mot partout sur le matin.

Le séquoia dans le jour fait aussi bien que le mot dans l'esprit. Mais à condition qu'il soit blanc de nudité.

Le premier tort du mot, et le dernier, est qu'il est difficile d'usage, pour cause d'infini.

Tant pis pour les mots qui n'ont pas peur du réel!

Comment décrire la réalité avec les mots qui comptent 500 mystères?

J'évalue la beauté extrême de la passante en prévision du prochain mot qu'elle dira, et qui sera un chant suprême, du simple fait que sa voix est celle d'une femme.

Je lis tout à fait par hasard la définition du mot "coulure", qui me suffit, à lui seul, comme aphorisme poétique en ce qu'il signifie ceci: l'accident qui empêche la fécondation de la fleur, le plus souvent, en faisant couler le pollen.

C'est incroyablement poétique! En somme, il intervient alors comme un avortement de la fleur, via précisément le pollen. Comme si c'était justement le sperme de la fleur mâle qui était responsable de cet avortement.

Alors, vous imaginez l'effet poétique prodigieux que pourrait produire cette proposition:

faire l'amour à une fleur!

Non, faire l'amour avec une fleur...

Je n'aime pas les deux formules.

Faire l'amour, comme une fleur !

Peut-être.

Le mot est un miracle permanent. Et pour l'honorer ici, j'imagine un tableau de peinture représentant cet "accident de la fécondation".

Et en vérité, j'ai l'impression que ce tableau de peinture a déjà été réalisé. Je pense notamment aux tableaux de Leonor Fini.

Et pour conclure ce propos, je dirais que l'expression "fausses couches", qui ne saurait être poétique, le devient dès lors qu'on l'appliquerait à la fleur. Une fleur qui ferait de fausses couches, cela me laisserait rêveur!

Avec elle, il ose le chuchotement, plus érotique que la parole à voix haute. Surtout en public.

Avec elle, il ose le chuchotement de mots anodins, plus érotique que la parole, pourtant érotique, à voix haute. Surtout en public.

La lutte pour l'amour existe dans cette danse, comme la lutte pour la poésie existe dans tout mot.

Beaucoup de femmes aiment les hommes exactement comme elles aiment les mots d'amour. Ceci est un trait de caractère distinctif des femmes.

Il est quand même curieux que les mots 'vénérable' et 'vénérien' semblent avoir la même origine. Ou du moins, j'ose le supposer, sûrement à tort.

Une femme m'écrit un jour de derrière les mots sur je ne sais quel amour qui risque d'effrayer les moineaux.

Cette définition de l'aphorisme me convient très bien: «Ne cultivent l'aphorisme que ceux qui ont connu la peur au milieu des mots, cette peur de crouler avec tous les mots».

CIORAN, Syllogismes de l'amertume. Paris, Gallimard, 1952, p. 15.

Chez Mallarmé, *le monde est à l'article du mot*.

Derrière tout mot, il y a bien des orages de sens.

Un mystère immense: comment il se fait que je comprenne ce qui est.

Dans le monde entier il n'existe pas un seul musée des mots.

J'aime l'expression: «une lune positive», mais ne me dites pas pourquoi!

À la porte sud du mot, tu feras ce que tu voudras avec l'esprit!

L'illusion de la poésie dans ce poème absent est plus belle que la poésie.

Permettez que je dise quelques mots en privé à mes oublis !

Ses poèmes sont des cirques où les mots ont des dompteurs, des équilibristes, des clowns, des prestidigitateurs bien maladroits.

Dans ce poème, l'auteur tue le mot bleu, où il existe pourtant.

L'on ne se rend pas assez compte du voyage fulgurant, à l'instar des comètes, que fait un mot en direction d'un autre mot.

Je n'aime pas les poètes qui font du cinéma d'avant-garde avec les mots.

Il m'arrive, quoique rarement, d'aimer la poésie de Mallarmé grâce à ses mots non avides de sens.

J'ai envie d'écrire un aphorisme sur la fleur iroquoise.

Quel mot occupe mon monde? Quel monde occupe mon mot?
Le miracle de l'arrivée météorique du mot au sens ou l'inverse.

Appeler le silence à la barre du mot pour qu'il témoigne!

Les mots 'nymphé' et 'femme' sont presque pareils.

Qui après ma mère emploiera encore le lot «*taraman*», mot dérivé du mot dialectal marocain *terma*, signifiant arrière-train, et voulant dire au sens le plus péjoratif qui soit: remue-ménage, désordre indescriptible?

On ne peut s'explorer soi-même sans explorer par la même occasion le mot.

Quel beau *mésaventurier* du jaune que ce Vincent Van Gogh!

Une poésie massée le long de la route des mots, voici l'effet que me fait l'œuvre de ce poète!

Nous partageons avec les mots la vérité et la plupart du temps nous ne le savons même pas. Ou du moins nous n'en avons pas conscience.

Un monde a disparu dans ce mot.
Lequel?

Jean-Pierre Lemaire a-t-il déclaré sur France-Culture aujourd'hui, 29 décembre 2006: «...le silence d'un mot dure dans la mort?»
Cf. son recueil de poème: *l'intérieur du monde*, Editions du Chêne, 2006.

L'absolu en marge du mot.

L'après-mot qui n'est pas encore le silence, une suspension matérielle du temps. À peine.

Je préfère les poètes qui parlent moins que les journalistes qui les interrogent.

Je connais des poètes qui intentent de véritables procès à certains mots.

Un mot prolonge jusqu'à la réalité et une réalité prolonge jusqu'au mot, mais lequel des deux prolonge le plus l'autre?

Monsieur, nous sommes des *tremblotiers* et non pas des *trembloteurs*.
Mais ne demandez pas ce que ces deux mots signifient!

Ce poète, pourtant célèbre, procède en règle à une strangulation des mots dans ses poèmes.
Et c'est ce qui plaît aux lecteurs!

La poésie?
Une référence bleue à l'inutilité.
À l'absence?
À l'immobilité?

Un chant abstrait sur un papillon qui a peur du ciel, m'attend par pure courtoisie, en haut, très haut, au pied du mot *caverne*.

Le destin normal de ce mot n'est pas le sens, mais l'été dansant de la quintessence invisible à jamais de la poésie.

Attendre que les mots, même les plus doux, se reposent de l'infini d'où nous les avons sollicités au préalable avant de les utiliser en poésie.

Le mot endormi dans ce poème de Mallarmé...
celui-ci savait-il lequel?

Toutes choses est en toutes choses.
La formule semble un jeu de mot, mais c'est plus complexe.

Je l'aime dans la légende bleue des mots de morsure qu'on ne prononce pas, celle dont les paupières sont lasses de tendresse.

On oublie souvent que de tous les hommes seul le poète est autorisé à se contredire. Témoin les oppositions de mots, autorisées et prisées, qu'il se permet dans ses poèmes.

Le poète est avant tout un biologiste des profondeurs superficielles de la pierre.

Dans les meilleures circonstances, j'ai l'impression que pour élaborer mes aphorismes, j'ai besoin des mots qui attendent dans le rêve: celui que je ne ferai jamais.

Les mots rêvent à la réalité dans la poésie de ce peintre.

J'écoute la tyrannie des mots avant de les utiliser.

Le poète n'utilise que les mots qui touchent le sol.

Je suis un oublieux éveillé qui scrute les mots de l'univers, qui sont ma véritable mémoire de vivant.

La poésie que j'ai faite *il y a quelques mots*, continuera à influencer ma poésie présente, selon le phénomène de la rémanence.

Rien.

Le mot.

Tout près de la fontaine du rêve.

Et puis une immensité laconique.

Derrière chaque mot un exil essentiel factice.

Parole ébranlée...

La main ne m'apporte plus les mots.

Pureté de la tiédeur.

C'est même l'heure où j'abjure

la passion dans l'amour.

L'euphorie est une mauvaise joie, c'est bien connu.

Sans les intempéries intérieures des mots, la poésie serait-elle possible?

Parfois la poésie se complaît avec des mots fautifs.

Dieu que les strophes de cette poésie lente sont belles!

Le poète écrit-il avec ou plutôt contre le soleil d'ennui des mots?

Le poète écrit-il avec ou plutôt contre la substance précipitée tout le temps du haut des mots?

La poésie doit se révolter contre la vie de mot, comme le délinquant se révolte contre la vie de quartier.

Le mot est beau, et pourtant le sens est glacé en son sein.

J'aime beaucoup les malaises des mots dans les poèmes.

Les poètes oublient qu'ils ne seront jamais en spectacle dans le mot.

Je ne connais pas la poésie, je ne connais que des mots qui communiquent entre eux par l'aube, le ruisseau et la pierre.

Désespoir d'aube. Les rêves du sang. Des complicités avec la noirceur. Des amours suscitées par l'enfer. Je ne veux aucun lien avec l'illusion des mots.

Dans cette poésie, pourtant grande, les mots se jettent sur la réalité sans gros appétit de connaissance, ou encore de mystère.

J'aime cette expression: "partout dans le mot". Sans raison véritable.

Le poète parle si bien de l'amour qu'on croirait volontiers que c'est lui qui l'a inventé. Mais n'exagérons rien...

Le poète parle si bien de l'amour qu'on croirait volontiers que c'est lui qui a inventé le mot amour.

Je fais le secret avec elle dans tous les sens du mot.

Chaque matin, lorsqu'il se lève, le mystique est ahuri de vivre, dans tous les sens du mot.

J'aime que le soufi compose de la poésie avec des mots contemplatifs.

L'éveil du mot est sur son email même.

L'éveil du mot dans l'esprit est sur son email même.

J'aime beaucoup l'expression: 'le mot au grand complet'.
Et l'explication en est évidente: le mot, semble être une entité ténue, voire
exigu, et pourtant quelle étendue!
Le concept est infini.

Le poète ne se trouve jamais aussi bien qu'en plein milieu des tempêtes des
mots ou tout simplement du mot.

Nous sommes tous originaires du passé du mot car au commencement était
le verbe.

Ma poésie pour tous les jours à venir, si Dieu me prête vie jusque-là, portera
sur la toute dernière lumière de l'aube devant le jour.

L'une des découvertes les plus prodigieuses des prochains siècles, voire des
prochains millénaires, seront opérées, soit dans le mot, soit dans la pierre.

J'aime qu'en poésie le mot soit intoxiqué par son propre sens.

Le sort du mot ou le sort du monde dans ce poème?
C'est la même chose.

J'aime exister à même le repos des mots.
J'aime exister à même le repos des morts.
J'aime exister à même le repos du silence.
J'aime exister à même la quiétude du ruisseau sur le près.

C'est nous qui sommes de passage dans le mot, et non l'inverse.

J'aime les mots qui nous offrent des significations promeneuses. Dans
l'esprit, bien entendu.

Je voudrais faire un aphorisme avec le mot 'joyeurisme'.

J'aime la poésie qui offre des mots promeneurs.

J'ai toujours pensé qu'un très grand nombre se souvint du Coran sont
inépuisables de significations.
Tenez par exemple l'emploi du mot *fasad*, dont le sens premier est

corruption, au sens moral. Eh bien, lorsqu'on lit le Coran de nos jours l'on ne peut pas ne pas comprendre ce mot en rapport avec la pollution. Moyennant quoi les Musulmans d'antan et surtout du temps du Prophète, ne pouvaient un instant imaginer le degré de détérioration auquel est parvenu aujourd'hui notre terre. Car à l'époque il n'y avait pas de pollution.

Dans le texte de présentation de mon ami Mustapha Nissabouri à mon livre *L'éternité, belle comme le visage des enfants*, publié sur Internet dans le site de la maison d'Édition du Riffle, qui m'a publié le livre en question, le grand poète casablançais cite cet aphorisme mien: "La proximité du mot n'écarte pas pour autant son éloignement absolu". J'aurais pu écrire également : La proximité du mot n'écarte pas pour autant son éloignement de l'absolu".

Mon ami Faysal El Guendouzi, le jeune cinéaste tangérois, me dit génialement aujourd'hui, ce qui suit: les choses sales, je les touche avec les mains, pas avec le cœur.

Un mystère qui a affaire à un mot...

Un mot pour ne pas dire le monde hideux qui nous entoure, trop souvent à notre gré: l'amour.

Les mots ne sont pas de simples paravents du monde, mais le monde lui-même.

On croit que le mot est limité en ce qu'il a une 'portée' moyenne, alors que ses limites sont infinies.

J'aime que dans certains poèmes les mots soient torturés par leur sens.

Nous connaissons le sens des mots
Qui en est le cœur.
Nous connaissons le cœur des mots
Mais nous ne sommes jamais allés aux mots.

Je saute du sommeil au soleil
Et de la couleur à la douleur
sans autre forme de jeu de mots.

J'aime parfois en poésie ces mots furtivement silencieux
Comme les paupières passagères de l'amour.

En poésie il faut éviter parfois les mots trop drapés de sens.

Il est des mots comme des cercles fermés où même le poète n'y a accès que
difficilement. Et ce sont paradoxalement les mots les plus fréquents.

Dans certains poèmes, des mots se font mal les uns les autres et
réciproquement, et les lecteurs aiment cela!

Dans ce poème on voit le poète presque distinctement pousser le mot *bleu*
hors du poème!

Passage lâche du temps.
Demain commencera un autre mot.
Masse flasque de la beauté.
La FORTALEZA
Même
Du songe.

Le sens est oublieux dans les mots de ce poème!
Le sens est immobile dans les mots de ce poème!

Elle l'aime: elle le merveille.

Le monde qui se produit au bord du mot.
Le monde qui se produit autour du mot.
Avec la porte du sens ouverte à l'infini.
Avec la porte infinie du sens.

J'aime bien ces situations pas forcément poétiques, où on ne sait pas s'il
s'agit de mot ou de monde.

J'aime bien la formule: bigoudis de l'intelligence.

L'odyssée de l'espace entre deux mots.

L'odyssée de l'espace commence déjà entre deux mots.

Là où les cendres du temps se déposent
Peut-être dans l'espace principal du temps
Où naissent encore les chansons des nymphes
Encore plus belles que les sublimes
cantates de Jean Sébastien Bach
et les amours infinies
qui nous attendent déjà
au Paradis.

Je suis le poète qui n'est pas fier de vivre en dehors des mots.

Il meurt sur son lit d'hôpital, après avoir écrit une très brève lettre à la vie, à peine quelques mots illisibles, mais avec la formule de politesse finale suivante: amicalement, la vie.

Un jour je ferais un aphorisme avec le mot 'impressionnelle'.

Très peu de poètes ont autant que Rimbaud réussi le vertige du mot dans le poème. Au gré, je précise, d'un abîme furtif.

Ces mots changent car la nuit commence à tomber.

J'aime les poèmes dont certains mots sont en escapade de sens.

Je m'avance dans le mot d'un pas décidé, muni de la seule et unique expérience que je possède, soit mon inexpérience même de l'esprit.

Dans certains poèmes, j'aime les mots qui ne conçoivent pas la mort.

Voyager au-delà du mot, n'est-ce pas le vœu de tout poète?

Ces mots qui manquent aux mots, pour exprimer ce que l'on veut dire.

Il est quand même curieux que je n'aie jamais fait de rêves où je me vois composer une poésie extraordinaire, si ce n'est qu'il m'arrive souvent de composer dans mon sommeil des fragments, des associations de mots, voire même des aphorismes entiers.

Pour moi, des mots que l'on ajoute les uns aux autres, pour construire de l'intelligible, tient d'un petit miracle.

Avec quelle familiarité subtile agissons-nous avec les mots?

Un poète est un veilleur de mot éméché.

Souvent, le poète force le mot à dire ce qu'il n'est pas et il y arrive avec succès.

Souvent, le poète écrit de la poésie en vertu des pouvoirs que ne lui délègue jamais le mot.

Le poète court les tempêtes muettes des mots
Comme si leur suavité ondulante
Était un papillon de toutes les couleurs
Perdu dans la tourmente
De cieux intemporels évasifs.

Les mots intriguent dans ce poème.

Je m'invite au festin des mots lorsque le sens prend ses distances avec moi.

Il m'arrive parfois de composer des aphorismes à partir d'un malentendu avec le mot (au sens premier du mot: un mot que j'ai mal entendu, au hasard d'une conversation dans un film ou autre).

Comme le boulanger pour sa pâte, je me lève souvent à 3 heures du matin, pour pétrir les mots.

Je suis sûr qu'il y a une vive opposition entre l'intérieur et l'extérieur du mot.

Au rendez-vous du monde, le mot est plus présent que lui.
Au rendez-vous du monde, c'est le mot qui rapplique avant lui.

Je me porte au devant du mot, craintif, à chaque fois que j'entends
entreprendre la construction d'un petit aphorisme.
Quelqu'un a écrit justement: «le mot juste est d'utilité publique».

En bordure du mot, le monde tremble pour son sens.

Partout dans le mot, le monde ne peut que se faire tout petit.

Je n'aime pas que dans les poèmes les mots soient des précipices de sens.

Oui, il est des gens qui ont la nuque myope.

Je suis prêt à parier que ce poète emploie dans ses poèmes étranges des mots
appartenant à une vie antérieure. Naturellement à une vie antérieure de
mots.

Il aura couru le mot toute sa vie comme en quête d'un absolu, à ses yeux,
accessible en tout état de cause.

Cette lourde désinvolture de l'amour
Qui fait rire sous les fenêtres des mots!

Un mot extraordinairement calme que dans ce poème pourtant véhément de
Rimbaud!

Le poète doit pourtant évoluer entre un pré- mot et le post-monde!
Le poète doit pourtant faire un va et vient permanent entre le pré-mot et le
post-monde!

Ce qui fait toute la beauté de ce poème, c'est la ligne de flottaison du mot
hésitant, dans le monde.
ou: Ce qui fait toute la beauté de ce poème, c'est la ligne de flottaison du
mot dans le monde hésitant.

Me trouver de ce côté du mot, tient du miracle.
Me trouver de ce côté du mot, et me prétendre poète!

Il faut venir au secours du mot 'bleu', étranglé, dans ce beau poème de Rimbaud.

Je vis à l'heure des mots vaincus avant d'écrire un poème.

Des mots de conquête dure, voilà ce que j'aime en poésie!

Dans les plus grands poèmes, il y a des mots domestiques et des mots non domestiques.

Avant son utilisation par le poète, les mots *fantaisie* et *vagabond* étaient pauvres.

Jouer avec son âme aux mots fléchés!

À la sortie du mot le monde
À la sortie du monde le mot, plus consistant que lui.
À la sortie du monde le mot encore.

Le sourire en disgrâce sur ce visage de femme est beau comme une fin de journée ensoleillée.

La description du voyage dans le mot...
Qu'attends-tu poète,
Pour t'y atteler?

Au fond des mots, rien ne leur appartient.

Ce poète est un couturier de génie qui habille les mots.

Ce poète abuse de la confiance des mots, mais quelle beauté dans ses poèmes!

Celui qui a écrit le premier: «incroyable mais vrai» était un vrai poète.

Ce poète est excellent, en dépit du fait qu'il est beaucoup plus près du monde que du mot. Justement.

Un mot mouillé de l'intérieur, de l'eau de ruisseau.

Seul le poète se faufile entre le mot et le monde, sans le moindre mystère.

Les mots épousés
Les mots épuisés.

S'abriter derrière les hauts sommets des mots.

Justement le libre passage du mot au monde, doit être problématique pour le poète.

Il est des mots en poésie où il faudrait mettre un peu plus de monde.

Le poète toujours envahissant le mot.
Bien entendu inconsidérément.

Le poète, tonitruant avec le mot,
Comment peut-il être poète?

Le poète envahit le mot de joie.

Je serais poète le jour où je saurais rendre justice aux galets des fonds des ruisseaux.

Des produits de beauté pour les mots, ce poète n'en a pas besoin, et c'est tant mieux!

Par un jour apparemment lumineux,
Je deviens ce poète désinvolte des mots
Pour décrire une nymphe presque vivante.

Je connais beaucoup de poètes qui ont fait fortune avec les mots du monde
comme si le monde possédait en propre des mots.

Le poète parle longuement entre le mot et le monde, et entre le monde
et le mot, en désaccord?

Ou: ...en froid.

Ou: ...réticents.

Une vérité surprise au détour de mots anodins.

D'une blancheur à une autre.
Cette dynastie de baisers qui a soif.
Et enfin ce regard émir
Qui dans l'attente de l'astre
Se termine quand même
en petit désastre de beauté.
Mais je parle d'elle à l'aube.

Cette dynastie de baisers assoiffés.
Et cette femme si proche, trop proche
Avec le pain chaud de ses seins.
A regarder dans l'aube ses yeux.

Un pas chaud dans le voyage.
D'un ange maladroit.
Dans tout l'univers.

Je connais un poète qui a beaucoup à faire avec une goutte d'eau clandestine sur les mots qu'il refuse d'employer dans ses poèmes.

La poésie, c'est ainsi que je l'aime: c'est Dionysos qui raconte en personne un conte d'enfant à Nausicaa.

Un mot qui ne passe pas au monde, par la faute, ou au contraire, grâce à la poésie?

Lorsque nous allons au delà du mot en poésie, comme Mallarmé a essayé de le faire, ce n'est pas forcément intéressant.

Dans le meilleur des cas, le poète a la maladie des... mots.

Il me faut aller au mot au plus vite: besoin vital sans poésie.

Je suis souvent un artiste involontaire des mots. Ce soir en regardant une série policière sur une chaîne de télévision française, je constate que l'un des protagonistes est un certain *Lu*. J'en traduis le nom immédiatement en arabe dialectal: cela donne naturellement: al Meqri, que je prononce sur-le-champ à voix haute. Et ce faisant c'est le déclic : ce nom me renvoie au Grand Vizir Al Moqri, qui a le même sens que LU. Mais je n'en avais jamais fait la constatation auparavant.

Dans ce poème le mot 'bleu' rate sa sortie, et c'en est très beau!

Si tout arrive dans le mot, tout n'arrive pas dans le monde.

CE COMMUN DES MORTELS PEUT DIRE:
J'AI VU LE MONDE
JE PEUX DONC MOURIR;
ET CE SAINT:

J'AI SENTI DIEU
JE PEUX DONC MOURIR.

Venu tôt au matin
Ce mot
Que j'ignore
Restera en apesanteur dans le poème.

L'acolyte de la merveilleuse,
c'est l'effet que me fait le poète
brocanteur
véreux
des mots
avec la vie,
la sublime.

Pardon pour ce jeu de mot trop facile:
L'amoureux est un marin de peau douce.

Ce passage à niveau pas même problématique entre le mot et son sens.
Ce passage à niveau à vide entre le mot et son sens.

J'aime certains poètes qui sont de véritables mécaniciens des mots.

Dans ce poème le mot «porte» a un secret que même le poète ne connaît pas.

En aimant, j'ai l'impression qu'il obéit à une biche, oui à une biche au sens premier du mot. Une biche bien animale!

Je rêve que mon ami Jean-Pierre Koffel lit en public dans une manifestation musicale et théâtrale tout à la fois (un happening?), un de mes aphorismes, qui me semble sur le moment fulgurant, mais au réveil, je ne me suis

souvenu que de ces mots finaux: ...et à chaque fois je crache sur mon épaule gauche.

En me levant à trois heures et demie du matin, pour essayer d'en sauver la plus grande partie, comme, bien entendu, je ne me suis souvenu que des mots précités, je me suis exercé à imaginer, en étant naturellement loin du compte, ce que pouvait bien en constituer le début. Et voici ce que cela a donné:

- ...un homme qui n'a rien entendu sur son passé.
- ...un homme qui n'a rien attendu de son passé.
- ...un homme qui a tout prévu de son passé, à chaque fois qu'il se retournera, il crachera sur son épaule gauche...

PARLER À LA VIE
 PAR-DESSUS LE MOT
 PARLER DEPUIS LA VIE
 À LA VÉRITÉ
 PAR-DESSUS LE MOT
 PARLER FORT DEPUIS LA VIE
 PAR-DESSUS LE MOT
 À DIEU.

J'aime parfois me livrer à ce genre de lubies verbales: une embellie pulmonelle.

Je fais de la poésie dans la clandestinité.
 Comme incité méchamment à le faire
 Par le diable le plus sournois de la poésie.

Il est des oublis occupés à l'absolu du mot.

Ah, ce beau poème triste et ses huit mots d'équipage somnolents sur le quai presque vide du sens!

Cet autre poème n'a pas d'autre raison d'être que d'abriter le portrait d'un mot qui a peur.

C'est fou, je n'avais jamais fait de rapprochement entre une parole constante de ma mère au sujet de la mer, et sa propension à toujours envahir, selon elle, la terre avoisinante, et le dernier tsunami asiatique!

CE QUE ME DIT LE MONDE ET NE ME DIT PAS LE MOT
CE QUE ME DIT LE MOT ET NE ME DIT PAS LE MONDE
EH BIEN LA POÉSIE SE TROUVE COMME PRISONNIÈRE
DE CES CONFINES.

Tout compte fait je n'ai jamais eu affaire qu'au téméraire sens de l'anti-chambre du mot.

Le sens est toujours dans les cavernes...
Lorsque j'écris des aphorismes,
je fais un travail un peu inconnu de moi.
Comme dit le poète, à contre mot...
Faire ciel de toutes choses.
Faire ciel de toutes mains.

Entre deux séquoias proches, ce vent docile...

Cosmogonie légère du mot
Seul le poème la rend fidèlement.

Peu avant de me réveiller ce matin, j'ai rêvé d'un film où l'on voit une fillette de 5-6 ans parler de sa grand-mère comme étant une grave chouette. Et son père admiratif, de s'exclamer: décidément elle a un langage incollégeable!». Et moi de m'étonner moi-même à mon réveil de l'emploi mien du mot 'incollégeable'.

Rien de tel que de sculpter le poème sous l'enclume calcinée des mots.

Contrairement à ce qu'il croit, le poète n'éduque pas les mots à l'absolu étroit.

Je rêve que je subis un examen de dissertation ayant pour thème: «cierges phrygiens», mais j'oublie toutes les associations de mots auxquelles je me suis livré dans la phase préparatoire du travail.

Il est des hommes qui jettent des aperçus sur les choses, et d'autres des inaperçus.

Voilà comment j'aime souvent la poésie:
Un banquet pour mots seuls.
Quasi à l'insu du poète lui-même.

Je ne trouve plus de mot où mettre le monde. Il faut dire que par les temps qui courent, où le monde est devenu délétère, aucun mot, ni rien d'autre ne voudrait l'accueillir.

Il m'arrive parfois d'aimer dans la poésie moderne des mots morts d'un accident de sens!

Il est des poètes qui ont le mal du mot.
Comme ceux qui ont le mal d'un pays qu'ils n'ont jamais visité.
Sans lequel ils ne pourraient du reste pas écrire des poèmes.

Je n'aime pas certains artistes qui se croient les gardiens du signe.

Avec ce poète, c'est l'éclipse du silence à mi-mot!

Au matin de son mot la mort rode autour de son sens.
Au matin de son mot la mort rode autour du sens.
Au matin de son mot la mort rode autour de tout le sens.

S'il te plaît, ne mêle pas, pour cette fois uniquement, le mot au monde!

Un oubli déchaîné...
La vie seconde des mots...
La vie secrète des mots...

Mama, toute une génération de mots perdus.
Lorsque entre frères et sœurs nous nous disputions, Mama était consternée, c'est le mot, et ne manquait pas de nous faire valoir systématiquement que *el khawa hadha eddounia*, soit: la fraternité se limite à la vie terrestre. Ce qui signifie que nous n'aurons aucune chance de nous revoir dans l'au-delà. Et que donc, le mieux à faire, est de rester en bons termes, entre nous.

Il me semble bien que cet enfant est un petit voleur de la vie, et ne me demandez pas ce que cela veut dire.

Il aime peindre là où les mots s'arrêtent.

Il s'agit dans une course à qui arrive le premier à dormir debout!

Dans une autre vie, j'aurais été astrophysicien.
Peut être loin
Très loin
à l'intérieur des mots.

De nos jours, le poète est presque seul au royaume des mots
A crier après la beauté et l'harmonie.

Le mot ne commence jamais là où le monde s'arrête, et vice versa. Mais ils sont mêlés au gré d'un dosage subtil et finalement inaccessible à l'homme, et que seul Dieu connaît.

4.4.2008.

«La vérité: un mot toujours aussi seul qu'un grain de beauté».

J'ai lu cet aphorisme de Khatibi, hier, 3 avril 2008, dans mon texte de présentation des œuvres complètes de ce dernier au 'Cross Cultural Center' de notre ami Abdelhay Moudden, en présence de l'auteur.

J'en ai repris en quelque sorte le texte ainsi: «La vérité: un mot toujours aussi seul qu'un grain de folie».

Je visais, bien entendu, les temps qui courent qui en sont à la violence extrémiste.

Ce poète tombe dans un guet-apens de méchants mots, mais quelle beauté!

Je crois à l'exil du mot dans ce poème de Rimbaud.

Capter le pont qui relie le mot au sens, et le sens au mot, pour faire autant vrai que beau.

Faut-il apprécier les gens qui confondent la route et le voyage?

Chez ce jeune poète, les mots se réunissent très tard dans la nuit en faisant beaucoup de bruit.

Un mot qui ne fait sens qu'à l'intérieur de lui-même.

Un mot qui ne fait sens qu'à l'extérieur de lui-même.

Faire de la poésie du non côté du mot.

25.4.2008.

En lisant la préface de l'ouvrage *Saint- John Perse* de Dominique de Villepin, je tombe sur cette citation du premier nommé: «Et l'écriture suit le procès-verbal».

Et moi d'emblée de noter: ...«le procès-verbal de ce qui doucement n'existe pas».

Il faut prendre ce mot 'doucement' non pas dans le sens de calme et de non bruyant. Mais dans le sens de douceur et de lenteur.

Et chose extraordinaire, il y eut de ma part comme une communication de pensée avec le reste de la préface, puisque citant encore une fois Saint John Perse, Villepin note: «...qu'est ce en toute chose qui soudain fait défaut?».

'qui soudain fait défaut'! Donc qui n'existe pas.

Aujourd'hui, 25.4.2008, à la Faculté des Lettres, à Rabat, Dominique de Villepin nous donne une conférence lumineuse sur la poésie.

Il y avait sur l'estrade le conférencier, Mohammed Bennis, Abdelfettah Kilito, et ma petite personne.

Lorsque mon tour vint, j'indique que j'avais deux manières de réagir à son exposé, et pour employer le jargon piagétien, j'avais la possibilité entre:

- l'assimilation, soit tout ramener à moi-même;
- et l'accommodation, soit me plier à ce qui s'est dit.

Si j'avais choisi l'accommodation, je serais entré dans le débat avec lui concernant tel ou tel autre point.

Dans le premier cas, pour lequel j'opte, j'affirme que j'en suis au stade de la délectation suite à la conférence que je juge 'lumineuse'. Je suis allé jusqu'à dire en quelque sorte qu'après de si beaux propos, ce qui s'impose plutôt, c'est le silence.

J'ajoute que mon petit témoignage sera partiel et partial.

Je commence par raconter cette histoire que j'ai mentionnée plus haut, relativement au Procès verbal de ce qui doucement n'existe pas.

Puis reprenant ce vers de Borges qu'il nous avait produit: «Il va faire jour sous mes paupières serrées», je déclare alors que vers 14-15 ans, j'avais écrit que jamais nous ne réussissons à fermer complètement nos yeux à la lumière du jour, sachant que je ne connaissais pas du tout ce vers de Borgès. Dans la foulée, j'indique que j'ai toujours été fasciné par le fragment. D'où l'aphorisme auquel je m'exerce modestement.

Et je produis cet autre aphorisme mien entrant lui aussi dans le cadre de mes obsessions poétiques de toujours : le ciel commence au ras du sol. En faisant référence à un passage de Paul Celan que Villepin nous a lu sur la nécessité de creuser des tombes humaines dans le ciel, j'indique que, contrairement à ce que les gens croient, le ciel, ce n'est pas uniquement le haut, mais également ce qui touche de très près et/ou infinitésimalement le sol.

Tous les mystiques ne s'isolent pas exclusivement du monde, car il en est qui s'isolent du mot.

Tant qu'il ne sera pas en refonte dans l'absolu, je n'utiliserais plus le mot amour.

Le poète doit de temps en temps demander pardon d'employer certains mots, même si c'est beau.

L'indiscipline des mots dans ce poème est très belle.

Le monde qui tombe du mot, plus monde que le monde?

À mon humble avis, la vie se compose dans l'ordre (de la plus importante à la moins importante) de ces strates:

- 1) Les relations avec le Créateur (aimer Dieu, rites, prières, dīkr).
- 2) L'amour humain dans son essence et ses actes.
- 3) Le savoir et la connaissance, et dans leurs formes supérieures: les sciences.
- 4) Les balivernes supérieures (toutes les délectations de l'existence, mélomanie et toutes les autres contemplations esthétiques, toutes les œuvres dites de création (Je n'aime pas appliquer aux hommes ce terme que je réserve à Dieu seul. Quant aux hommes qui se livrent à ces activités créatrices, je ne trouve pas d'autres mots, je ne les considère en aucune manière supérieurs aux communs des mortels.
- 5) Les balivernes tout court: la vie de tous les jours dans ce qu'elle a de plus banal.
- 6) Les balivernes inférieures: la vie de tous les jours qui confine à l'absurde, tant elle est fondée sur les répétitions lassantes. De même que tout ce qui touche au travail que l'on exerce et que l'on déteste, et surtout, surtout, les relations défectueuses avec autrui (à commencer par les proches).

C'est dire, pour le cas d'espèce, que je ne tiens pas en estime exagérée, mon exercice d'écrire, qui constitue une baliverne supérieure. Mais une baliverne quand même.

Le sous-sol du mot est jonché d'absolu.

Une éternité à deux vitesses.
Que celle des mots et de leurs sens.

J'aime bien la poésie comme traversée du désert du mot.
Pas avant, ou après, ou même pendant, mais tout le temps.

Lorsque ce poète veut composer des poèmes, il cherche les mots. Je ne dis pas qu'il cherche ses mots, mais il cherche les mots au sens familier du verbe chercher, soit leur chercher noise.

LE CHAUD EXIL IMMÉDIAT
D'UNE BOHÉMIENNE À LA JUPE LARGE
DANSE
POUR UN VIOLON D'EXTASE.

Rilke devait nécessairement souffrir d'une poésie généralisée.

25.5.2008.

Hier en écoutant les informations sur une chaîne de radio nationale, j'ai entendu la speakerine appeler Medvedev, le leader politique russe, 'Midi Midiv'. Cela me rappelle, par une association de mots puérile, le film: 'il est minuit Dr. Schweitzer'.

J'ai fait sept ans de radio, mais de tous les temps, j'ai toujours été révolté d'entendre des présentateurs de J.T dire des énormités sans que personne ni à la radio ni ailleurs les corrige.

Voici des décennies qu'aux JT de langue française présentés par des Marocains, on les entend dire, s'agissant de la Palestine, au lieu de Fath, Fatah, comme les occidentaux, qui se basent ici sur la prononciation populaire, dialectale moyen-orientale du mot, plutôt que sur la prononciation du mot tel qu'il existe en arabe classique.

Lors de l'invasion des troupes soviétiques de l'Afghanistan, Latifa el Cadi qui présentait les infos à la RTM, disait toujours, s'agissant de Kaboul, Kapoul. Et personne ne l'a jamais corrigée. La mascarade a duré des années. C'était d'autant plus absurde que le 'p' n'existe pas en arabe et qu'il fallait tout simplement dire, selon la logique la plus élémentaire, Kaboul.

L'une des meilleures histoires drôles que j'aie jamais entendues, je la tiens d'amis intimes de Kénitra: Un jour un homme a lu ainsi l'enseigne «Coiffure Hommes Dames» Hoummis (les pois chiches) Dammis, avec un accent arabe, bien entendu.

J'ai appris le mot du poète...
Qui fonde en beauté l'irrationnel
Ou tout au moins l'inexistant
Et surtout le chatoyant dans l'ombre.

Ce que ce poète fameux fait aux mots, ils ne l'écrit pas dans ses poèmes. Et pourtant, je suis sûr que ses lecteurs fidèles aimeraient l'apprendre.

Pour se diriger dans l'espace, on dit uniquement 's'orienter', et jamais 's'occidenter'. C'est très significatif.

En poésie, il y a des mots pour adultes et des mots pour enfants, et Verlaine et Prévert ont choisi ces derniers.

Beaucoup de peuples adorent littéralement leurs langues, et ce n'est pas moi, fasciné infiniment par le mot, que je trouve parfait et infini, qui soutiendrais le contraire.

Mais pour l'instant, je préfère largement la langue de ma bien-aimée.

Oubli astral.
Itinéraire hâbleur
du sens
Dans le mot.
Et puis le sable
du désert
a une maladie
mortelle.

Je n'ai jamais aimé que les poèmes ravagés par le sens.
Je n'ai jamais aimé que les poèmes ravagés par le sens des mots qui y sont
utilisés.

J'aime bien cette formule que j'ai trouvée hier vers trois heures du matin :
fenêtres mythomanes avec le ciel proche.

Ce médicament: une contrefaçon de l'eau!
Uniquement.

J'aime aussi cette autre expression: une éternité d'époque.

Par un jour éloigné de toutes les lumières
Un miroir étranger
Fonctionnant depuis le fond de l'espace
Eveille la curiosité d'un hibou éméché
Qui comprend presque ce qui lui arrive.
Mais quoi?

Lorsque Mama est morte, j'avais envie de la pleurer avec toutes les ténèbres
de l'univers.

Un lac se dépêche dans la montagne, par ses simples reflets au ciel.

De nos jours, les échos ne sont bien guère charitables avec la vérité qui leur donne pourtant naissance.

Quoi qu'il en soit, la seule couverture possible et même exclusive du mot, dans le sens de couvercle, c'est le ciel.

Les poètes ont tort d'être des espèces de mégalomanes avec les mots, car nul mot n'a besoin du genre de porte-drapeaux qu'ils sont.

Le poète fait une déclaration à l'obscurité, claire comme l'eau de roche. Il entend ainsi minimiser la folie bleue des mots qui le hantent.

Le poète
 homme de main
 de la lune,
 Syllabe
 de fausse
 sentinelle.
 Ou syllabe, fausse sentinelle.
 Reste l'ennemi du vent des mots.
 Ou: reste l'ennemi de l'ombre des mots.

Être poète?
 Il faut avant tout
 Apprendre
 Les différentes postures des mots!

Être poète?
 Il faut avant tout
 Apprendre
 Les différentes musiques
 pressées des mots!

Être poète?
 Il faut avant tout
 Se laisser convaincre
 Que les mots
 Sont infinis
 Plus que magiques.

Être poète?
Il faut avant tout
Laver les mots au ruisseau
clair de l'esprit
Avant de les employer.

Être poète?
Il faut avant tout
Être convaincu
Que les mots pensent seuls
Lorsqu'ils sont entre eux.

Être poète?
Il faut avant tout
Savoir que les mots
ont en aparté
des pratiques occultes.

Être poète?
Il faut avant tout
Que l'écho des mots
Dans l'esprit
soit en trompe-l'œil.

Être poète?
Il faut avant tout
Savoir qu'avec les mots
Il est question de voyage infini
Et parallèlement
d'élévation de pas
dans l'esprit.

Être poète?
Il faut avant tout
Savoir qu'avec les mots
Il est question d'élévation de pas
Dans le voyage infini
dans l'esprit.
Ou: ... de l'esprit.

Poésie blanche/Jardin suspect/la mer exclamante/la nuit/irréel inavouable/le silence qui jonche/le sol/une fêlure dans l'Antiquité/tout mot accueille le monde/ à bras croisés/une discrétion débridée/la syntaxe de silex/d'une fontaine ancienne/le même inconsolable/d'être le même/l'impossible eau de ruisseau/de ses seins/la vase hypocrite/de son bas-ventre/et enfin le pardon non inspiré.

La résidence privilégiée des mots et du silence...est peut-être la même.

Lorsqu'elle danse seule, elle est conquérante,
Elle fait des découvertes sensationnelles
Dans l'arrière pays,
Je ne dis pas de l'esprit,
Mais des mots.

A tout instant je vais et reviens de l'infini par le simple usage du mot,
n'importe lequel.
Si déjà sur terre il en est ainsi, qu'en serait-il du degré infiniment supérieur
du Paradis?

Pourquoi attendre que l'on nous dise que toute traduction est une trahison,
alors que l'on oublie d'abord que tout emploi de mot est très souvent une
trahison du sens?
Qui emploie systématiquement à bon escient les mots?

Je voudrais composer un aphorisme avec comme mots centraux: «un air de
charrue», mais pour l'instant j'en suis incapable.

Une aube
encore aspergée d'étoiles.
Et au crépuscule,
l'anémie du jour est encore rougeâtre.
Et entre les deux,
Ah l'entre-deux!
Un peu comme entre le ciel et la terre
Le paradis et l'enfer
Le réel et la vérité
L'homme et la femme

La ruelle dense d'histoire
A la vieille ville
Et la ville chargée de ses modernités médiocres.
Les insomniaques montagnes
Et les ruisseaux à moitié endormis.
Un totem sans tête
Et un mirador pour surveiller
Des prisonniers amputés pour toujours du jour.
Une tendresse mouvementée
Et une tendresse paisible.
Ce qui fait plaisir à la mélancolie
Et ce qui lui fait peur.
La sémantique de haut murmure
D'un séquoia sournois
Et un instant qui n'a été que peu de temps.
Un espace d'automne retenu dans une forteresse
Et des yeux violents d'une nymphe inconnue.
Des femmes *enchantantes*
Et des jeunes filles enchantées.
Une femme qui danse seule,
Comme si elle surveillait de près l'amour
Et une femme qui danse assise.
Une certitude de désir et
Une incertitude d'humanité.
Une lapidation des mots méchants
Et une glorification poétique des mots anodins.
Une joie qui n'a pas sa place dans une fête
Et une beuverie de philosophes.
Un quartier de viandes animées
Et des immeubles noirs
Et une promenade de rue pure
car n'accompagnant qu'elle-même.
Une haute tenue de mannequin
Et une femme suffisamment petite
pour que je l'aime.

Prendre le large dans le mot.
Pour une louche affaire de poésie.

On emploie souvent le verbe 'lézarder' procédant de 'lézard', qui n'a rien à voir avec le verbe à qui il donne naissance.

Il serait donc préférable, que des termes désignant des animaux ou autres bêtes, résultent des mots ayant un rapport direct avec eux.

A l'inverse, on dirait d'un homme sans dignité qu'il se chienne, du verbe à inventer 'chienner'.

Chaque mot est un voyage infini dans l'esprit.

Un fou se parle à lui-même systématiquement en se retournant comme s'il était lui-même derrière son dos.

Je cherche l'aventure avec les mots qui vivent en aparté leurs propres aventures avec la beauté.

Entrer dans la réalité par la porte du mot.

Quoi de plus simple et de plus complexe à la fois!

Sortir d'un ancien amour pour rentrer dans un nouveau avec de simples mots de tendresse jamais dits.

J'aime tellement le clavecin que je voudrais inventer le mot *claveciner* pour signifier 'faire l'amour à une femme'.

N'allez pas du côté du mot,
désespéré comme une ombre dans la nuit,
semble suggérer ce poète
un peu fou!

Ce poète pris au piège du sens des mots, s'en sort avec une pirouette de hasard.

C'est la mélancolie qui étreint la détresse dans ce poème lamentable, au sens premier du mot, dans ce poème exagérément romantique.

8.7.2008.

Je me crois poète, certes, mais j'ai toujours dit que le français n'était pas ma langue maternelle et que j'avais beau le connaître, je serai toujours en deçà de ce que je dois en savoir.

Ainsi ma surprise est toujours grande lorsque j'y fais une découverte qui peut sembler banale pour les Français de souche, comme on dit. Par exemple avant ce matin et après avoir pratiqué la langue de Molière durant près de 60 ans, je n'avais jamais fait de rapprochement entre les mots disciple et discipliné.

Honte à moi!

Parler/écrire dans le dos des mots!

Parler/écrire sur le dos des mots?

Ce qui est beau dans certains textes de Rimbaud, c'est que parfois un ou deux voire trois mots sont en suractivité.

Dieu que j'aime cette expression: naître de la dernière pluie, naturellement au sens premier du mot!

Comme la lavande ou le genêt.

Je me réveille hier soir en grand sursaut exactement à 3 heures vingt du matin.

Moi qui ai vécu une infinité de cauchemars dans ma vie tous aussi terrifiants les uns que les autres, je viens de vivre pour la première fois de ma vie un fait sui generis pour le moins curieux: un cauchemar comique, mieux, un cauchemar qui m'a effrayé et fait rire en même temps. En plein milieu d'une manifestation culturelle, je ne sais plus s'il s'agit d'un concert de chant ou d'un récital de poésie, je me rends aux toilettes pour un besoin urgent. Le lieu est sombre et sinistre dont je sais à l'avance qu'il est peuplé de bêtes malfaisantes. Le temps de chercher l'interrupteur d'électricité, qui dure trop longtemps à mon gré, malgré mes nombreux tâtonnements en sa direction supposée, je suis attaqué par une espèce d'ours, à nul autre pareil, dont je ne sais pourquoi je l'ai appelé sur le champ un chat huant, en prononçant le mot huant à l'arabe: huant, comme 'hartani'.

Je me sauve en même temps horrifié et hilarant, peut-être du simple fait d'avoir prononcé le mot huant avec un *h* fort, à la manière de Hanane.

Ainsi, pour la première fois de ma vie, je me réveille d'un cauchemar non pas angoissé à l'extrême comme d'habitude, mais heureux d'avoir rigolé, c'est le mot.

Le rire, agréable, a fini par l'emporter sur la terreur de l'angoisse.

Il faudrait que je fasse un jour des aphorismes séparés avec ces ensembles de mots:

- un arbre arrêté.
- le sommeil branché sur l'infini.
- une passion laconique.
- un gardien de la soif sur une terre aride.

Mais en attendant j'ai peut-être trouvé un destin aphoristique pour un d'eux:

Si le sommeil n'était branché sur l'infini, le rêve existerait-il?

Et croyez-moi je suis convaincu de ce que j'avance là: le rêve ne peut procéder que de ce qui transcende la vie, soit l'infini lui-même.

Toute ma vie durant, j'aurais considéré, par delà la thèse freudienne, qui n'est vraie que jusqu'à un certain point, que le rêve peut venir parfois d'autre chose que la vie.

On doit une fois utiliser le mot 'maroquinerie' dans le sens de 'connerie marocaine', applicable à certains Marocains.

6.8.2008.

De nouveau la parole est amputée de la parole.

L'envergure du retardataire est incomplète.

Du retardataire ensemble
avec l'ensemble des mots.

Sous des équinoxes paresseux,
Un pas de moins dans le temps.

Une évidence sans aïeul.

Une clarté qui prend le devant
Face au jour.

Une cassure dans l'irréflexion
Maîtresse de l'irréparable.

Arrêt intact de l'instant.

Les lacunes de toute extrémité.

Le disparaître qui est dans tout paraître.

Désenchantement d'une danseuse
Frappée de limpidité.

Et enfin ouvrir la porte
À une fleur avec défaut.

Ma voix n'est pas écoutée dans le public, dans le *malaaa*, mot arabe superbe qui rend mieux la notion de public (sémantiquement, il signifie l'étendue, le plein, etc...). Et cela en dépit des 40 livres que j'ai publiés. Et récemment un collègue, MB, de plus de trente ans, m'a reproché de ne pas être modeste, lorsque je me suis révolté contre le fait que les livres de Feu Moulay Ali Sqalli auraient dû déjà commencer à être étudiés à l'université de son vivant, lors de la manifestation consacrée à son oeuvre organisée à la Faculté des Lettres, à Rabat, ajoutant que des dizaines d'autres écrivains complètement ignorés, méritent le même intérêt académique (il allait de soi que je parlais aussi de moi).

Le mot favorise et entrave tout à la fois le sens.

Le temps comporte-t-il une courbe ou une courbure?

Chaque mot a sa rougeur propre dans l'absolu.

Cette poésie
ne doit pas dire son nom
pour être poésie.
Entre les mots,
vagabonds,
Libres,
Y compris et surtout
de ce que je crois
être
La beauté.

J'apprécie beaucoup ce poète notoire qui répond lorsqu'on lui demande s'il est citoyen du monde: je suis citoyen du mot.

J'aime bien pour l'instant la formule suivante, même s'il lui faut d'autres mots, pour constituer un aphorisme: *des paroles précipitées du haut de la vérité.*

Est-ce que je me trompe quand j'affirme que ma poésie aphoristique s'agence de temps en temps comme la peinture moderne?

I

À une très haute altitude qui donne le vertige, et sans filets, un peu comme le ferait la panthère rose, il fait de l'équilibrisme trop savant sur les mots, et il regarde par terre. Et en dépit de cela, il veut être un bon poète, le malheureux!

II

À une très haute altitude qui donne le vertige, et sans filets, un peu comme le ferait la panthère rose, il fait de l'équilibrisme trop savant sur les mots, en sacrifiant à des figures raffinées casse cou, sur un seul pied, ou couché sur la corde raide, souriant et même riant, lentement, rapidement, que sais-je encore... et il regarde par terre. Et en dépit de cela, il veut être un bon poète, le malheureux!

Seul le mot voyage- léger- dans le pur esprit.
Je ne parle pas ici de Dieu le Maître de Tout.

Avant-hier, au milieu de la nuit, je n'avais jamais fait de rapprochement entre les mot 'mode' et 'moderne'.

L'homme est si complexe qu'il arrive que ses mensonges soient authentiques et que ses paroles véridiques soient inconséquentes, en un mot sans aucun intérêt.

Dans ce petit poème
Le mot 'poussin'
Ne tient pas en place.

De jeunes mots sont là, on ne sait où du reste, pour parler d'un ciel démun
d'oiseaux.

Le poète croit dominer le théâtre des mots, mais c'est lui qui en est l'objet.
Et plus souvent qu'il ne l'admet.

J'ai écrit le 16.4.1974: «Dieu ne se cache pas, on ne le voit pas. Nuance!».

L'avenir du mot dans ce poème de René Char est bien incertain!

Du mot au mot bien du monde peut s'égarer.

Posté dans un mot quelconque, il ne peut pas parler.

28.11.2008.

Curieux le rêve que j'ai fait hier, juste avant de me réveiller vers 2 heures quarante du matin. Il est sans précédent dans ma vie. J'ai raisonné sur une question assez compliquée en rêve, chose que je ne pourrais jamais faire qu'à l'état de veille. Je passais les épreuves de physique du Baccalauréat. Il était question de la légende d'une photo- portrait d'un asiatique, accompagnée d'une petite pancarte portant le mot 'motion' que je n'ai pas compris sur-le-champ. Et bien pour ce faire, je suis passé par la langue anglaise et particulièrement par l'expression 'motion picture' signifiant cinéma. Et donc dans le rêve: j'ai traduit l'expression par: l'image qui se meut, comprenant enfin que motion renvoyait au mouvement.

2.12.2008.

Entre trois et 4 heures du matin, la nuit dernière, je regardais sur *Arte* un film muet suédois d'après une nouvelle de l'écrivaine Selma Lagerlof que je connais bien, dont le titre porte le mot *mort* que j'ai deviné via sa connotation germanique (Tods...?).

La mort est représentée sous les traits d'un homme mûr portant faux. Il recommande à ceux qu'il va faire trépasser cette magnifique prière: «Seigneur, que mon âme soit agrandie avant d'être emportée!».

Dans le film, cette scène était comme destinée à ma petite personne: l'on voit un homme, déjà vieux, à la recherche de la femme qu'il a aimée longtemps, qu'il a perdu de vue et qu'il a fini par retrouver.

Une proche de cette femme lui dit: «Vous devez le reprendre, c'est son seul salut!».

3 décembre 2008.

Une poésie qui assiège le monde
Qu'en ai-je à faire moi-même?

Tout le mot...

Incomplet.

Tout le monde...

Incomplet.

7.12.2008.

Un poète raccommodeur de mots aime à dire seul, ou à un interlocuteur imaginaire ou plutôt à lui-même : Ote-toi de la que je ne m'y mette pas !

Antonio Porchia écrit: «La pierre que je prends entre mes mains absorbe un peu de mon sang et palpète».

Et pourquoi ne pas penser, peut-être aussi poétiquement, que c'est elle qui me transmet, lorsque je la touche, l'inabsolu de son silence.

Un Galilée explorant le mot!

Quel poète peut y prétendre?

J'aime être ce caravanier de court bavardage.

D'où ma forte propension à commettre des fragments plus ou moins poétiques.

Sauter le lointain...

Sauter le lointain...

Sans le regarder

On le peut même

avec les montagnes.

Elle l'aime à mots couverts...
De pudeur exquise.

Le mot est à la fois le gardé et le gardien du temple.
Et le sens, m'objecteriez-vous?
C'est son esprit
Aussi bien insensible
Pour lui
Que pour l'homme.

J'aime ce mot que je forge sur le champ: *proserie*.

L'espacement entre le silence et l'esprit est occupé par le temps.
Ou: ...ne peut être occupé que par le temps.
Puis on peut intervertir l'ordre des mots dans le même aphorisme:
- L'espacement entre le temps et l'esprit est occupé par le silence.

J'ai toujours aimé la rareté des mots dans les poèmes des autres.
Et maintenant je voudrais bien introduire la lenteur dans mes aphorismes.

J'aime les poètes traîtres à la dérive des mots dans leurs poèmes.

Beaucoup de gens ne boivent pas à la bonne vie, et pourtant ils sont heureux!

J'attends le jour où le mot s'arrêtera
au bord d'un poème
Sans y pénétrer...
Et le reste m'importe peu pour l'instant.

En poésie, j'aime les mots organisés comme un complot de beauté ou de la beauté.

Ce mot 'substance' va à merveille à la dérive dans ce poème.

Je fais toujours de drôles de rêves: dans la nuit d'hier je me suis vu parler au téléphone à une poétesse casablancaise de langue arabe dont je ne sais si je la connais ou pas. Elle me propose en arabe d'aller avec elle à la blessure',

en d'autres termes de faire l'amour avec elle. Elle prononce le mot 'jerh' à plusieurs reprises, car je l'avais fait répéter, n'ayant pas bien entendu le mot, les premières fois.

Veux-tu aller avec moi à la blessure, voici sa question?

Les mots se révoltent pour le poète.
Les mots se révoltent dans ce poème!

La stratosphère atteinte du mot.
La stratosphère atteinte du mot.
Par je ne sais quel génie du sens.

J'aime bien cette formule: l'armure argentée de l'aube.
Et cette autre: l'exiguë ablation du mot dans ce poème.
Et enfin: le dur jardinage de vivre.

Avec ou sans la poésie, le mot conquiert le monde à tout instant.

J'ai écrit le 18 avril 1989: Le poète est un manitou miteux qui agite le mot comme un enfant le fait de son hochet.
Ou: Le poète est un manitou miteux qui prend le mot comme un maréchal prend sa baguette.

La poésie moderne réussit le petit prodige de faire de beaux poèmes avec des mots inexpressifs, chétifs, blêmes et insignifiants.

Le premier geste valable du poète est de faire visiter les mots aux gens.

Lorsqu'elle sourit, elle ne fait aucune concession à la joie.

Il y a le périple du sens dans le mot et le périple du mot dans le sens.

Êtres choses et univers, tout retourne aux mots pour une vérification de par l'absolu.

Chaque mot est une île.

11.1.2009.

Dieu, ce mot qui a tout dit au monde.

Dieu, ce mot grandiose qui a tout dit au monde.

Dieu, ce mot qui dit tout au monde.
Dieu, ce mot grandiose qui dit tout au monde.

Ce que j'aime parfois dans la poésie, c'est que le monde y est souvent renvoyé au mot, pour correction.

29.1.2009.
Le poète n'est même pas un envoyé spécial dans le mot.
Comme il devrait l'être peut-être ou sûrement.

Un mot est en tournée solitaire et exclusive dans l'esprit.

Sors de mes mots, nymphe bandite!

Tous ces mondes subtils qui entrent et sortent des mots!

Il est des poètes dont l'ennemi est le mot et d'autres, l'ami. Et ce ne sont pas forcément ces derniers qui font les meilleurs poèmes.

La vérité vue ou aperçue depuis ce mot, est bien pâle!

En mourant, Goethe a prononcé deux fois le mot «lumière». S'agit-il de la lumière terrestre qu'il regretterait après sa mort, ou, au contraire, a-t-il entrevue la lumière sublimissime de l'au-delà?

Un mot à chercher à la mer.
Un mot à chercher en mer.
Un mot à chercher sur le ruisseau.

Chercher mot aux êtres et aux choses.
Décidément, les hommes sont bizarres.

2.2.2009.
Moi qui ai travaillé toute ma vie, poétiquement s'entend, sur l'immobilité, je connaissais bien entendu le paradoxe de Zénon sur le mouvement qui se décompose en immobilités (si on découpe le mouvement de la flèche en plusieurs parties, on obtient des clichés d'immobilités!).
Par contre j'ignorais la formule de Valéry: l'immobilité à grands pas.

Je vais à mon autre corps en retard d'un visage de femme sublime présent dans l'obscurité de la nuit.

Ou encore: Je vais à mon autre vie en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Ou: Je vais à mon autre connaissance en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Ou: Je vais à mon autre souvenir en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre oubli en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre mémoire en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre nous-mêmes en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre mouvement en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre âme humide en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre fantôme en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre regard en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre mot en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre poème en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre chant en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre chant d'amour en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre commissure avec moi-même en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre présence dans le monde en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre absence en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

Je vais à mon autre angoisse amoureuse en retard d'un visage sublime présent dans la nuit.

11.2.2009.

On emploie le mot 'indignation', et je ne vois pas pourquoi on n'emploierait pas également le mot *dignation*!

Je ne l'avais jamais remarqué avant aujourd'hui, 16 février 2009: le mot *ganado*, soit troupeau en espagnol, procède directement du mot arabe dialectal d'origine classique *ksiba*.

17.2.2009.

J'aime la vérité qui reste secrète, un peu comme un écho non destiné à la divulgation dans le ciel.

J'ai écrit il y a plus de 25 ans:

Le plus beau du silence reste l'absolu avec ses échos lavables.

Mais j'aurais pu écrire cet aphorisme autrement, en ces termes:

Le plus beau du silence reste l'absolu avec ses échos non lavables.

Un poète lisant un poème d'un autre poète, a l'habitude de remplacer un mot par un autre, même lorsqu'il trouve la formule belle.

J'aime ces expressions qui me viennent spontanément je ne sais d'où:

- Passionnément non amoureux.
- Faire des voyages en moins dans les mots.
- Dans nos baisers amoureux, il reste des baisers dissidents.
- Faire des voyages incessants entre les mots étrangers les uns pour les autres.
- Passer à la vitesse supérieure dans le lent.
- Passer à la vitesse supérieure dans la lenteur.
- Passer à la vitesse supérieure dans le lent de l'oubli.
- Passionnément non vivant intensément.

J'aime la poésie intense du rien.

Dans ce monde de fracas et de vacarme, le silence est un véritable miracle.

Je déclame dans ses yeux ma joie d'être en amour avec elle.

27.3.2009.

Je ne sais si le mot 'bleu' va rester vivant jusqu'à la fin de ce poème!

J'aime la poésie où intervient une rupture catastrophique de la digue entre les mots. Enfin pas toujours. Mais cela est une autre affaire.

Après la mort, tout devient vérité.

J'aime bien l'expression: le ciel sans effort de main.
Ou encore: le ciel sans peine de main.

31.3.2009.

Ce mot crie vengeance dans ce poème contre la vérité avant même qu'il soit achevé.

Ce mot crie vengeance contre la réalité.

Le mot 'rengaine' s'est levé tôt ce matin dans ce poème.

Une mer calme comme un homme après la mort.

Il est amoureux non de sa propre vie mais de celle de l'aimée lorsqu'il l'aime.

Mama était si calme au moment de mourir que la mort a dû lui chuchoter des mots gentils.

Lorsqu'il se souvient, ce poète est et demeure un esthète de l'oubli.

Il se sait aussi filmé par l'oubli.

La chute du mot dans le monde, dans le sens de... je ne sais trop quoi...!
Le mot en déplacement dans le monde.
Le monde en déplacement dans le mot.

Quel est le plus significatif
des deux?

La pierre colporte le silence à bout de souffle.

Du côté du côté du côté du côté du côté de l'infini...
Eh bien, le mot se repose.

I

Ces mots qui n'ont pas peur du monde.

II

Cette enfance innocente permise au monde.

III

Cette joie bénévole d'une passante qui déambule dans une ruelle.

Les cieux permis à nos mains
Personne ne s'en soucie
Pas même les poètes!

Comment peut on rester soi-même après avoir prononcé certains mots?

Le mot qui ne dit pas son nom...

Un corbeau garde-champêtre
M'observe
Comme si j'étais coupable
De vouloir
Plier
En deux
Une fleur sauvage
Du près,
À des fins
D'expérience
Poétique
Malheureuse.

10.4.2009.

Le mot fait le lien entre le relatif et l'absolu, et vice versa. Et allez dire après cela, qu'il n'est pas important.

Aujourd'hui, vendredi 10 avril 2009, suite ou plutôt sur la base de la *khotba* de Mr. Mohammed Hassan Gharbi, à la mosquée, j'ai fini par comprendre une chose, qui m'avait échappé jusque là, ayant longtemps considéré que les préceptes divins étant l'infrastructure et le soufisme la superstructure, en quelque sorte: l'Islam c'est le soufisme, et le soufisme c'est l'Islam. Ce que je croyais jusqu'à aujourd'hui propre au soufisme, comme par exemple pardonner à son pire ennemi, constitue déjà un précepte coranique. Et on peut multiplier à cet égard les exemples.

Les conquêtes que fait ce poète dans ou parmi les mots, sont bien tristes.

Dans les bas fonds des mots
Traînent les poètes les plus lumineux.

Pour moi, l'art doit susciter et chez le 'créateur', mot que je n'aime pas, car il y a un seul Créateur- Dieu- et chez l'amateur, des émotions authentiques, naturelles, jamais artificielles. Bref, l'art ne doit pas mentir pour quelque raison que ce soit, fussent-elles hautement esthétiques.
Et j'espère que je n'aie jamais menti, dans aucune de mes activités d'écriture (poèmes, aphorismes, et autres).

J'aime le mot qui cache le monde et le monde qui cache le mot.

Jean d'Ormesson écrit: j'aurai été un homme heureux. Bravo!
Mais dans ce mot de bravo, il y a toute la tristesse du monde.

Pur voyage du mot dans le monde que ce beau poème de Rilke.

Le tandem mot-monde n'a aucun sens pour ce poète, et il a raison!

Il pense à la vérité
Mais il regarde l'écho.

Il pense à la vérité
Mais il regarde son écho.
Dans le ciel.

J'ai écrit il y a plus 25 ans ce qui suit:
Je vais au couchant amputé de mon masque de vérité, l'eau de l'âme à marée basse.
Qu'ai-ce que j'ai à y modifier?
Peut-être ajouter quelques mots?:
Je vais au couchant amputé de mon masque de vérité, l'eau de l'âme à marée basse, pour aimer seul, à mon aise.

J'ai écrit il y a plus 25 ans ce qui suit:
Une fée de malentendu entre le silence et l'éternité, colorie les pierres d'un terrain vague.
J'ai envie de revenir sur ce texte pour le corriger ainsi:
Une fée de malentendu entre le silence et l'éternité, peint en un bleu qui n'existe pas les pierres d'un terrain vague.

J'ai écrit il y a plus 25 ans ce qui suit:
Je bois une chanson avec une nymphe aperçue la dernière fois en compagnie de la tristesse.

Un aller simple à la mort.
Doit être comme un aller simple
A la mer.
Pour la première fois,
Evidemment et pour la mer et pour la mort.

J'aime une femme qui est le jour premier de mon âme.
J'aime une femme qui est le ruisseau de mon âme.
J'aime une femme qui est le printemps de mon âme.

J'aime une femme qui est la fantaisie de mon âme.
J'aime une femme qui est la fantaisie essentielle de mon âme.

La superstition?
Une baliverne métaphysique!

Même le poète et le philosophe ne connaissant pas la porte d'entrée officielle du mot.

L'espace inter sidéral entre les mots me fascine.

Le mot 'course' est rouspéteur dans ce poème!

La valise de désunion...
Je préfère cette expression à *pomme de discorde*.

Quels sont ces mots capables de restituer une poésie encore enfant?

Un poète ayant la garde de mots méchants, fait nécessairement de l'angélisme dans son vécu quotidien, ceci compensant cela.

Assis en plein milieu de la quiétude, je regarde le ciel, comme s'il bruissait de mots doux d'anges.

La tragédie de la lumière n'est pas l'obscurité, mais intervient lorsqu'elle est trop forte et qu'elle aveugle.

24.4.2009.

Ce matin en compulsant 'El Pais' comme je le fais d'habitude, je tombe sur le mot, évidemment espagnol, 'desmadrar' que je ne connaissais pas, et que j'ai trouvé infiniment saisissant.

Soupçonnant d'emblée qu'il signifie sevrer, j'en ai trouvé immédiatement confirmation dans le dictionnaire.

'Desmadrar', soit littéralement enlever à l'enfant sa mère.

Quel mot affreux, qui n'a pas d'équivalent ni en arabe ni en français!

Il est vrai que dans le dictionnaire ils mettent entre parenthèses du sens de desmadrar (animaux). Mais cela n'enlève rien à sa barbarie.

Lorsque je quitte le mot et que le retrouve peu après, je le trouve déjà changé.

Avec ce poète céléberrissime, les mots auront été condamnés à une descente aux enfers.

Entre le mot et le monde, la vacuité de l'essentiel.

La descente aux enfers du mot,
Quel poète ne connaît
Pas ce phénomène?

Tous les hommes sont frappés
d'une même cécité:
Ils ne voient pas le temps
qui existe pourtant bel et bien.
Comme un infini
Qui surgit
A l'improviste.
Sans cesse.

Le fin fond de la lumière, comme son mot l'indique, ne peut être qu'obscur!

Il se précipite au sommet du mot pour sauter aussitôt dans la vérité!

L'insomnie, je le jure, est une beuverie.
Ou: ... une beuverie de l'âme.
Ou: ... de l'esprit.

La vérité doit avoir quelque chose avec le milieu du théâtre du mot.

Le long du mot, la route de l'infini.

Le long du mot, la route de l'absolu.

Le mot se trouve au croisement de l'absolu et de l'infini.

La philosophie rouge du mot est en mouvement dans l'esprit.

Douloureux est le langage de celui qui ne sait pas où est l'esprit où rentrent les mots après leur utilisation.

Pour chaque mot que j'emploie ou que je refuse d'utiliser, je vais à l'aventure sans savoir ce qui m'y attend.

A-t-on le droit d'entrer dans le précipice du mot, pour la poésie?

La corporalité du mot et celle du temps ne se rejoignent que dans l'esprit de Dieu.

Le détracteur du miroir n'est pas un destructeur.

Ou: Le détracteur du miroir ne saurait être son destructeur.

Les mots ou les formules les plus courantes sont très souvent pour moi le point de départ d'aphorismes ou de textes plus longs, plus ou moins poétiques. Ainsi en regardant aujourd'hui, 20 mai 2009, un banal film policier allemand, où j'entends l'expression courante : 'donnant- donnant', j'eus l'idée du texte suivant:

«Un jour, la mort se présenta chez un soufi aimant à l'infini son créateur, et lui dit interrogativement: 'donnant- donnant'. Il opine de la tête.

Elle ajoute: «Je t'ouvre la voie clairement à Dieu, et toi en échange, tu acceptes volontiers de me confier ta vie! ».

Ce n'est absolument pas cher payé, répond-il.

Et il mourut. Souriant à l'avance à Dieu.

Dans ce poème de Mallarmé, les mots sont hospitalisés dans un état sérieux.

J'aime la poésie de Rilke parce que souvent il règne au sein de ses mots une sorte de tempête sereine.

Dans ce poème, il y a des mots en éveil et des mots en sommeil.

J'aime en poésie les poèmes où les mots ne sont pas étourdis de sens.

Un mot non alourdi par son sens. C'est ce qui me plaît dans nombre de poèmes.

Ramon Gomez de la Serna

Avec cette désopilante lumière dans le sourire, l'aphoriste, aussi bien dans la vie que dans l'écrit, ne se dépêche pas dans le relatif, mais dans l'absolu. Et si vous lui affirmez que l'existence des gens a la largeur et la longueur physiques, et la hauteur métaphysique, il vous rétorquera sans hésiter un instant que la sienne est métaphysique dans toutes ses dimensions connues et inconnues. Et le plus bizarre dans l'affaire, c'est que, très généralement, il ne croit même pas à cet invisible de l'autre côté de la matière.

Ramon a inventé un genre littéraire appelé *gregueria* qui signifie avant tout *brouhaha*. Mais ce qu'il faut ajouter d'emblée-ce que du reste n'importe quel dictionnaire d'espagnol élémentaire vous apprend, si vous ne le saviez déjà-c'est que la *gregueria* est une sorte d'aphorisme dont Ramon Gomez de la Serna est le créateur.

Lui-même précisait dans une rigueur mathématique assez froide que *gregueria* signifie *métaphore plus humour*.

Il écrit, dans cet esprit, notamment:

- "Es difícil determinar cuando acaba una generación y comienza otra. Diríamos más o menos que es a las nueve de la noche".

- "En la vida hay que ser un poco tonto porque sino lo son sólo los demás y no te dejan nada".

En vérité, il s'agit la plupart du temps d'humour noir, tant prisé par les surréalistes, qu'il semble avoir inspirés, ou du moins à leur tout début.

La mort est sa compagne de déroute de tous les instants. Revanchard, il la traite avec désinvolture :

- "En realidad, los seguros de vida son seguros de muerte".

- "El epitafio es la última tarjeta de visita que se hace el hombre".

Il est inextinguible sur la mort. Il ajoute à cet égard: "Hay suspiros que comunican la vida con la muerte".

Il entend distinctement la houle métaphysique de la mort. Par auto-suggestion, et sans l'once d'une vérité.

J'ai noté pour ma part:

- Si un mot fait toute la différence entre la vie et la mort, c'est qu'il n'est pas sérieux de les distinguer.

- La mort? Simplement un somme contre la poitrine de l'éternité.

De même: Les morts ne rêvent que de leur enfance.

La mort est une ablation bénigne du monde.

Autrement, il écrit sur tout, avec un souci évident de poésie, souvent baroque:

-“Los rosales son poetas que quisieron ser rosales”.

-“El reloj del capitan de barco cuentan las olas”.

La personnification du non- humain est chez lui une quasi constante; comme c’est le cas chez de nombreux poètes.

A une époque où j’ignorais jusqu’à l’existence de Ramon, j’avais publié dans le tome XX de la revue de poésie parisienne *Création*, datant de 1981, ce poème:

“Sur une île déserte
peuplée de deux oiseaux craintifs
un séquoia sait son âge
au nombre de vagues parvenues à lui
dans ses moments de conscience perdue”.

Pourquoi “de conscience perdue” et pourquoi pas de conscience pure?

Son aphorisme: “Los que bajan del avion parecen salir del Arca de Noé”, m’est adressé personnellement, à moi qui ai raté des voyages sur tous les continents, à cause d’une peur panique de l’avion.

J’écrirai des décennies plus tard dans mon recueil d’aphorismes *L’éternité ne penche que du côté de l’amour*: dites-moi, pourquoi ne pas étendre à l’ensemble de l’avion la méthode de fabrication de la boîte noire, de sorte que même si l’avion s’écrasait, il ne souffrirait d’aucun dommage?

Face à son *cubiste* aphorisme sur l’amour, provocateur, vengeur, et perfidement réducteur: «Abrazo pasional: suma de los angulos de cuatro brazos », je pourrais, et d’ailleurs, je l’ai fait dans mon recueil *Murmure Vivrier*, datant de 1991, produire une armada de textes un peu comparables:

- Ils font l’amour dos à dos car il s’agit pour eux d’être modernes.
- Les amoureux sont des corps frontaliers que seul le monde sépare.
- Entre le néant de l’être et l’être de l’amour il y a la vapeur du commencement et des orteils faméliques.
- Je pars à la conquête d’une barque échouée; c’est tellement plus beau qu’une femme.
- Je fais le poème à la sauvette à une nymphe qui, elle, est déchirée au bon endroit.
- Tout est adieu sur le corps d’une femme même si l’homme fait cap sur elle à tout instant.
- Être de pierre et arracher un être à la pierre, c’est peut-être cela le miracle de l’amour.

- Femme dans le borbier de mes mains, je me préfère silex dans les émeutes de ton regard.

- Avec les femmes nues dont le corps est un mousses de mains, il n'y a pas de scarabée au sol, pour délimiter mon désir.

Toutefois, et toujours à propos de l'amour, il revient à la raison, enfin si l'on peut s'exprimer ainsi, puisqu'il note: «El beso es hambre de inmortalidad».

J'ai moi-même osé dans mon recueil *Une mouette réveillée d'une tempête*, publié en 1990 ces formules:

- La femme est un miracle qui se réalise avec moi trop facilement.

- On ne devrait pouvoir trouver la femme dans le monde que par le moyen de l'alchimie.

Et pour en revenir à l'immortalité évoquée ci-dessus par Ramon, je me suis même risqué une fois à intituler un de mes recueils d'aphorismes: *Une femme à aimer comme on aimerait revivre après la mort*.

Par ailleurs, l'aphoriste qu'il est, a des problèmes, je ne dis pas mystérieux avec l'écrit, accompli, achevé, mais avec... les mots, dont il se permet d'inviter le sens, comme des fantômes.

Il invite les fantômes du sens, car tel est son plaisir premier et ultime tout à la fois. Il écrit: "El pan duro es como un fósil recién nacido".

C'est curieux, car j'ai moi-même indiqué dans mon recueil *Qui tire sur les bretelles de ma respiration?* de 1989, ce qui suit: du pain froid que l'on mange, ma mère dit qu'on le libère.

Il propose aussi: "Miércoles: día largo por definición".

Je ne dirais même pas pour cet aphorisme particulier qu'il en connaît seul le secret; sinon qu'il s'agit ici d'une fantaisie baroque qu'il serait vain d'expliquer. Si ce n'est que, comme il est question d'un jour du milieu de semaine, le *stress*, comme on dit aujourd'hui, du début et de la fin des choses, n'est pas de mise, et que cette absence de précipitation nous rend le jour en question plus long.

J'ai proposé moi-même dans *Qui tire sur les bretelles de ma respiration?*: le temps est tout autre chose que le temps qui brûle le temps.

Et dans *Une mouette réveillée d'une tempête*: le temps se fait bateau de pierre quand le ruisseau débouche sur la feuille blanche du jour.

De même:

- Innocence des cendres muettes, fentes par lesquelles on entrevoit le temps nubile qui tourne dans son repaire comme un fauve, autour d'une petite venue métissée avec du bois de cèdre.

- Le temps a l'état pur doit avoir l'odeur du poisson.

Ramon, plus merveilleusement baroque que jamais, note: «Solo el poeta tiene reloj de luna».

Presque sur le même ordre d'ordre d'idées, je me suis permis d'écrire un jour:

- La lune est le cendrier du poète qui ne fume pas.

- Le premier acte d'un mort est de mordre sur la chair de la lune.

Cependant, l'image intelligible, qui *passé* comme on dit familièrement, n'est pas, loin s'en faut, exclue de son champ poétique. Ainsi, il affirme: «La jirafa es una grua que come hierba».

Il dit aussi: «Aburrirse es besar a la muerte».

Mais en tout état de cause, n'aurait-il pas été d'accord avec ces affirmations miennes:

- Même le poète, surtout lui, n'a pas raison contre le mot.

Mais d'un autre côté, a contrario, serait-il vraiment un poète?

Combien de poètes ont véritablement posé la question de confiance aux mots avant d'entreprendre leur oeuvre?

Enfin, qui me croirait jamais si j'avais que Ramon ne m'a jamais influencé dans mon oeuvre aphoristique?

Cependant, notre lien de parenté aphoristique reste surprenant, pour moi le premier.

1

Un mot qui n'est pas pour le monde

Un monde qui n'est pas pour le mot

Est-ce que le poète doit les rechercher?

2

Un mot qui n'est pas trop pour le monde

Un monde qui n'est pas trop pour le mot

Est-ce que le poète doit les rechercher?

3

Un mot qui n'est pas de trop pour le monde

Un monde qui n'est pas de trop pour le mot

Est-ce que le poète doit les rechercher?

4

Un mot qui est trop pour le monde
Un monde qui est trop pour le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

5

Un mot qui est trop dans le monde
Un monde qui est trop dans le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

6

Un mot qui pousse trop au monde
Un monde qui pousse trop au mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

7

Un mot qui pousse trop peu au monde
Un monde qui pousse trop peu au mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

8

Un mot qui pousse trop loin au monde
Un monde qui pousse trop loin au mot
Est-ce ce que le poète doit les rechercher?

9

Un mot qui pousse trop loin dans le monde
Un monde qui pousse trop loin dans le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

10

Un mot qui signifie crépusculairement le monde
Un monde qui signifie crépusculairement le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

11

Un mot qui signifie aléatoirement le monde
Un monde qui signifie aléatoirement le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

12

Un mot qui innocente le monde
Un monde qui innocente le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

13

Un mot qui dérange le monde
Un monde qui dérange le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

14

Un mot qui dérange souverainement le monde
Un monde qui dérange souverainement le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

15

Un mot qui dérange poétiquement le monde
Un monde qui dérange poétiquement le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

16

Un mot qui précipite le monde dans le sens de la beauté
Un monde qui précipite le mot dans le sens de la beauté
Est-ce que le poète doit les rechercher?

17

Un mot qui dissipe le monde
Un monde qui dissipe le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

18

Un mot qui va au-delà de la beauté du monde
Un monde qui va au- delà de la beauté du mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

19

Un mot qui va au-delà du sens du monde
Un monde qui va au- delà du sens du mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

20

Un mot qui supplante le monde
Un monde qui supplante le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

21

Un mot qui complète le monde
Un monde qui complète le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

22

Un mot qui trahit le monde
Un monde qui trahit le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

23

Un mot qui trahit joliment le monde
Un monde qui trahit joliment le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

24

Un mot qui éloigne du monde
Un monde qui éloigne du mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

25

Un mot qui concentre le monde
Un monde qui concentre le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

26

Un mot qui subjugue le monde
Un monde qui subjugue le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

27

Un mot qui défie le monde
Un monde qui défie le mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

28

Un mot qui se méfie du monde
Un monde qui se méfie du mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

29

Un mot qui avertit le monde sur sa beauté
Un monde qui avertit le mot sur sa beauté
Est-ce que le poète doit les rechercher?

30

Un mot qui extorque la beauté du monde
Un monde qui extorque la beauté du mot
Est-ce que le poète doit les rechercher?

31.5.2009.

J'ai écrit au moins une partie de mes aphorismes par malentendu avec ce que les autres disent ou ce que les poètes écrivent. Je n'entends et je ne lis, bien sûr inconsciemment, que ce que je veux bien entendre, et ce que je veux lire. Ainsi, hier au déjeuner clôturant la matinée d'études sur la culture judéo-maghrébine, la poétesse Hafsa Bekri Lemrani, en prononçant une parole déterminée, m'a incité à entendre autre chose, dont d'ailleurs je ne me rappelle pas bien, oubliant le mot du milieu, sûrement le plus important. Voici ce que cela donne, sûrement à tort, par rapport à ce que moi-même je conçus sur place et non à ce qu'elle a dit, elle: **la mort, c'est la perte de notre enfance.**

Je lui ai envoyé un mail dans l'espoir qu'elle retrouve le mot du milieu de l'aphorisme. Elle me répond ceci: la mort refuse l'enfance.

Donc je ne me souviendrais jamais de toute la phrase.

Il va de soi que je ne suis pas satisfait de ce que je garde de cette aventure ou plutôt de cette mésaventure verbale, mais je continuerais, faute de mieux, à en garder en quelque sorte et en dépit de tout, la première version: **la mort, c'est la perte de notre enfance.**

En tout état de cause, la valeur de l'aphorisme tient au mot du milieu.

الثقافة بالمجان

سلسلة كتب أدبية مجانية أسسها ناجي نعمان عام ١٩٩١ وما زال يُشرفُ عليها

Ath-Thaqafa bil Majjan

Série littéraire gratuite établie et dirigée depuis 1991 par
Free of charge literary series established and directed since 1991 by
Serie literaria gratuita establecida y dirigida desde 1991 por
Naji Naaman

LES MOTS

WORDS

الكلمات

Octobre 2010

© الحقوق محفوظة © Tous droits réservés – All rights reserved – Todos los derechos reservados

Maison Naaman pour la Culture & Naji Naaman's Foundation for Gratis Culture FGC